

Poétique grecque



Livre I

« TRACHALION. - N'ayez pas peur, vous dis-je. Asseyez-vous là sur l'autel.

AMPELISQUE. - Cet autel peut-il nous protéger mieux que tout au fond de son temple, la statue de Vénus que nous tenions embrassée tout à l'heure, quand nous en avons été arrachées par la force, hélas !

TRACHALION (les conduisant à l'autel). - Restez toujours assise là ; moi, d'ici, de toute façon je vous protégerai. Prenez cet autel pour votre camp ; ici, ce sont les remparts ; d'ici j'assurerai votre défense. Avec le secours de Vénus, je saurai bien contrecarrer les perfides manoeuvres de Iéno.

AMPELISQUE. - Nous t'obéissons ; (se tournant vers l'autel) et toi, bonne Vénus, toutes deux nous te supplions, embrassant ton autel et les yeux pleins de larmes, à genoux devant toi, de bien vouloir nous prendre en ta garde, et nous protéger. Poursuis de ta vengeance les criminels qui n'ont point respecté ton temple ; souffre que nous prenions place sur cet autel, sans t'en offenser. Neptune a pris soin de nous laver toutes deux cette nuit. Ne nous regarde pas d'un mauvais oeil, et ne nous tiens pas rigueur, si notre ajustement te paraît trop peu soigné. »

Plaute (254 – 184 av. J.-C.), *Le Cordage*, vers 688 à 701.

Introduction

Si Pythagore, Aristote, Eratosthènes démontrent, plusieurs siècles avant notre ère, que la terre est ronde, cette évidence est souvent mise en cause aux périodes suivantes. Aujourd'hui tout le monde sait que notre planète est sphérique. Cependant, comme le dit Van-Gogh dans une lettre qu'il adresse à son frère Théo :

« Personne ne conteste que la terre soit ronde. Mais, on est encore à croire que la vie est plate et va de la naissance à la mort. Seulement la vie, elle aussi, est probablement ronde, et bien supérieure en étendue et capacités à ce qui nous est à présent connu. » [La citation est approximative car je la cite de mémoire.]

Il y a quelques centaines de siècles, faisant fi de toutes superstitions et religions, des philosophes nous ont montré que la vie elle aussi est ronde. Par leur intermédiaire, c'est dans la direction de l'esprit, de la raison et de la liberté, que je souhaite conduire le lecteur, vers un paysage qui n'est que douceur, restant tout entier à découvrir dans son infinité, et que je ne ferai qu'aborder. Si l'action se situe dans un temps 'reculé', cet ouvrage est cependant totalement impliqué dans la modernité. Qu'est-ce que cet écrit a de contemporain ? Je crois sincèrement que seule l'avant-garde le comprendra. Il y est question de beauté, de bonté, de sagesse, d'excellence, de plaisir, d'intelligence, de civilisation, de finesse, d'art... Tous nous connaissons ces notions et leurs donnons nos définitions. Mais n'en existe-t-il pas d'autres ? En avons-nous fait le tour ? Savons-nous vraiment de quoi il s'agit ?

J'ai choisi de vous porter dans la Grèce antique, dans une Athènes entre sources authentiques traduites et imagination, à la manière de ces peintres sur porcelaines du dix-huitième siècle qui peignent avec délicatesse une nature chimérique, aux espèces inconnues, que nous connaissons cependant car faisant partie de notre imaginaire et parce que la grammaire utilisée nous est familière car étant celle de la véritable nature : tiges, pétales, couleurs Ce voyage dans la fantaisie et le passé est balisé de textes, d'œuvres d'art, de fonds archéologiques d'époque, de copies, d'interprétations et d'éléments qui ont peu changés depuis : comme la terre de la Grande Grèce ; comme le soleil, le vent, la pluie, et en partie les hommes qui se sont pourtant beaucoup modifiés, du moins dans les valeurs idéologiques majoritaires qui ont fondé cette société, et qui imprègnent chaque moment de nos vies en des termes n'ayant souvent plus rien à voir avec leur signification antique tels ceux de 'démocratie' ou de 'musique'. Ces mots sont pourtant utilisés dans de très nombreuses langues. La majorité des personnes vivant sur ce globe connaissent leur définition moderne. C'est le cas pour celui de 'poétique' ('poésie' vient du grec ποιεῖν, poieîn) qui est réemployé dans de multiples idiomes : en Allemand, Anglais, Français, Espagnol, Italien, Portugais... et qui est le sujet du dialogue que je propose ici dans cette première partie d'une trilogie.

De quoi s'agit-il ? De l'étude du Rythme. La théorie vient d'une constatation simple : Le mouvement est inhérent à la vie. Le but est de gérer ce besoin ou cette nécessité d'action des êtres humains de la meilleure façon possible dans un projet commun. On distingue deux sortes de rythmes principaux. L'un est 'anarchique', 'bestial' ; l'autre est réglé, établi selon des archétypes divins. Dans *Les Lois*, Platon distingue trois modèles correspondant aux trois âges de la vie : le chœur des Muses pour les enfants, celui d'Apollon pour les adolescents et celui dirigé par Dionysos pour les adultes. Dans *La République* et le *Timée* il établit un quatrième modèle : le chœur des sphères, c'est-à-dire le rythme des planètes dans leurs révolutions.

Plus qu'une théorie, il s'agit d'une science. Si la poésie, les chœurs, la musique, créés par les poètes

sont le fruit d'une inspiration divine ; le modèle de rythme, peut-être le plus abouti et dont les dieux ne sont que le relais, est abordable d'une façon scientifique, notamment par le nombre : les Mathématiques. Les Pythagoriciens sont connus pour avoir étudié ces rythmes, notamment à travers la Musique. Ils ne sont pas les seuls. Je crois qu'il n'existe aucune religion qui n'accorde pas une place importante à l'astrologie. Il ne s'agit pas ici d'astrologie divinatoire, mais d'une science ayant pour but d'aborder le caractère divin de chacun d'entre nous et de tous ensemble.

L'action de ce dialogue se passe il y a quatre siècles avant J.-C. dans la campagne athénienne. Les propos tenus pourraient être bien antérieurs à cette période. Clinias et Phèdre se rendent à un banquet organisé par Bathyclès pour fêter sa victoire à une compétition telle qu'il pouvait y en avoir à l'époque comme les concours de théâtre, de courses de chevaux ou autres. En chemin, ils rencontrent Protarque. Bathyclès accueille les trois hommes et leur présente un étranger : un Perse versé dans l'astrologie. Puis Calias arrive. La conversation qui a commencé sur les Muses en chemin, continue pendant le banquet et se poursuit sur Apollon Musagète (Apollon et les Muses) et le thiasse (cortège) dionysiaque. Finalement sur le retour, Clinias aborde le chœur des sphères, avant que chacun rentre chez soi.

Ce premier essai est constitué pour les trois quarts de bouts de textes empruntés aux auteurs anciens, en particulier : *Poétique* d'Aristote ; *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* de Diogène Laërce ; *Les Catastérismes* Art Poétique d'Horace ; *Commentaire du songe de Scipion* et *Les Saturnales* de Macrobie. La plus grande partie est puisée dans Platon : *Banquet*, *Lois*, *République* et *Timée*. A cela s'ajoutent : *Propos de table* de Plutarque, *Banquet* de Xénophon, des *Hymnes orphiques* et d'autres textes glanés de-ci et de-là. Ne lisant ni le grec ancien, ni le latin, j'ai essayé de rester fidèle aux traductions des écrits d'origine, afin d'éviter le plus possible les incohérences.

De cette manière, je traite de théories orphiques, pythagoriciennes et platoniciennes particulières, dans un manifeste tout à la fois poétique, politique, scientifique, philosophique et j'espère quelque peu onirique et esthétique. Ce genre d'enseignement devait être avant tout oral, car on ne trouve aucun texte qui en parle très clairement et uniquement, du moins aucun écrit connu par moi à ce jour. Mais chaque journée a son lot de découvertes, que ce soit en archéologie, dans quelques recoins de bibliothèques ou mémoires des hommes.

Prologue au dialogue sur les chœurs divins

Phèdre est dans sa bibliothèque, assis dans la pénombre, entouré de rouleaux de papyrus, éclairé par une lampe à huile en forme de masque d'acteur de Comédie. On annonce Sostrate qui entre.

SOSTRATE. – Je te salue Phèdre !

PHEDRE. – Tu es le bienvenu Sostrate !

SOSTRATE. – Que fais-tu ainsi assis, affalé sur cet ouvrage ?

PHEDRE. – J'écris.

SOSTRATE. – Je comprends bien. Mais pourquoi ne dictes-tu pas le texte ? Ainsi penché sur ce papyrus tu ressembles à un sophiste.

PHEDRE *en riant*. – Mais peut-être en suis-je un !

SOSTRATE. – Je n'espère pas de ceux que critique Socrate.

PHEDRE *toujours amusé*. – Qui donnerait de l'argent pour recevoir mes enseignements ?... On m'a dit que tu étais dans notre cité pour quelques temps. Je dois me rendre à un banquet avec Clinias et il faut maintenant que j'aille le rejoindre chez lui. Veux-tu m'accompagner ?

SOSTRATE. – Oui avec grand plaisir. J'ai beaucoup entendu parler de lui.

PHEDRE. – C'est un ami d'enfance. Nos affaires nous ont éloignés l'un de l'autre et cela fait longtemps que nous ne nous sommes côtoyés.

SOSTRATE. – Phèdre, puis-je te demander une chose ?

PHEDRE. – Oui, Sostrate.

SOSTRATE. – Qu'étais-tu en train d'écrire quand je suis arrivé.

PHEDRE. – Une pièce de théâtre.

SOSTRATE. – Il faudra que tu me la lises !

PHEDRE. – J'en ferai lecture dans quelques jours. Mais pour le moment, allons chez Clinias.

Phèdre et Sostrate continuent à échanger sur le chemin alors qu'ils approchent de la demeure de Clinias.

PHEDRE. – Je t'assure Sostrate, c'est ainsi que serait née la peinture.

SOSTRATE. – Tout le monde connaît l'histoire de cet individu qui afin de garder le souvenir de la personne qui s'en allait marqua le contour de son ombre. Mais moi je ne crois pas qu'il faille voir en cela l'origine du dessin. Certains datent ce moment, ce qui me semble impossible ! Si l'on sait qu'Untel l'a fait à telle époque, qu'est-ce qui nous prouve qu'un autre n'a pas accompli la même chose avant lui ? Ce que cela démontre peut-être, c'est que cet art naît avec le désir d'imitation et de conservation qui s'accroît aujourd'hui. Nos lointains ancêtres cherchaient moins à rendre la réalité tangible que nous le faisons. Tu ne peux que constater que l'histoire de la peinture se caractérise par une recherche de plus en plus marquée d'approcher le modèle représenté, avec Cimon¹, puis Polygnote de Thasos², et bien sûr Zeuxis d'Héraclée qui peignait les raisins avec tellement de justesse que les oiseaux venaient les picorer.

1 Cimon imagine de varier les visages de ses figures, marque quelques détails des corps et des vêtements.

PHEDRE. – Pour moi, si les oiseaux picoraient les raisins qu’il avait peints c’est à cause de l’utilisation pour faire la couleur de matières dont ceux-ci raffolent. S’il est vrai que j’aime la peinture et ses grands maîtres, j’apprécie encore plus ceux qui ont marqué l’histoire de la sculpture. Phidias³ par exemple et Polyclète⁴ avec son Diadumène⁵ et son Doryphore⁶ dont les artistes étudient la forme comme une sorte de loi. Il a fait l’art même dans une œuvre d’art.

SOSTRATE. – Oui, j’ai lu son *Canon*, le traité qu’il a écrit et qui expose les règles qui régissent selon lui l’harmonie des proportions idéales du corps humain.

PHEDRE. - Plus qu’imiter, l’art devient avec ces maîtres une véritable création, une perfection.

SOSTRATE. – Peut-on parler de parfaites imitations, transcendant le modèle pour en être encore plus vrai ?

PHEDRE. – Peut-être Sostrate. Regarde le théâtre qui inspire aussi bien nos maîtres d’école que nos plus virulents libertins. N’est-il pas plus agréable dans ses manières que la vie ? On y parle en vers, y chante des airs nouveaux, au milieu de richesses et d’un foisonnement de nouveautés. Si bien que bien qu’étant une imitation il devient lui-même imité... Mais nous voilà arrivé chez notre ami. Le soleil ne se lèvera pas avant quelques heures, pourtant la demeure de Phèdre ressemble déjà à une ruche d’abeilles frémissantes d’affaires. On sent la myrrhe, la cannelle et l’encens qui confondent leurs parfums. Les dévotions aux dieux se font tôt le matin dans cette maisonnée !

SOSTRATE. – Mais voilà celle pour qui sans doute ces offrandes ont été répandues. Celle qu’a choisie Pâris⁷ !

PHEDRE. - Que vois-je ? N’est-ce pas Siméké qui sort de ses appartements ?

SOSTRATE. – Non c’est Aphrodite en personne ! Chacune des vierges de la cour qui l’accompagne est plus belle que dix princesses de sang.

PHEDRE. - Siméké est la prêtresse de l’amour !

SOSTRATE. – Ne dit pas cela Phèdre ! Elle sert Aphrodite avec dévotion et grande humilité. On dit que son pouvoir est plus grand que la mer qui a vu naître la déesse⁸.

PHEDRE. – Siméké !

SIMEKE. – Prends ma main mon ami.

PHEDRE. – Quand m’inviteras-tu à tes mystères ?

SIMEKE. – Quand la déesse le décidera. Seul l’Amour est mon amant !

PHEDRE. – Quel est le chemin qui mène à lui ?

2 Polygnote de Thasos est le premier à introduire, parmi d’autres choses, de l’expression sur les visages à la place de l’ancienne roideur.

3 Plin l’ancien in *Histoire naturelle* traite de la statuaire dans son livre XXXIV et dans le XXXV de la peinture. Il écrit que Phidias passe pour avoir été le premier à faire connaître les lois de la statuaire et en proposer les modèles.

4 Polyclète est un bronzier, du premier classicisme (Ve siècle av. J.-C.), originaire de Sicyone ou d’Argos en Grèce. C’est un contemporain de Phidias.

5 Statue en bronze d’un jeune homme ceignant sa tête d’un bandeau.

6 Le *Doryphore* (« porteur de lance ») est une des plus célèbres statues en bronze de Polyclète qui devient un *canon* (κανών), un modèle pour les proportions humaines en art.

7 Pâris est choisi par Hermès pour juger qui entre les déesses Athéna, Héra et Aphrodite est la plus belle, chacune s’arrogeant cette qualité. Héra promet au jeune homme un royaume, Athéna la sagesse et la valeur guerrière, et Aphrodite, l’amour de la plus belle femme du monde. Pâris choisit Aphrodite.

8 Aphrodite serait née de l’écume des flots à Chypre.

SIMEKE. – Celui de ton cœur et de la philosophie. Clinias m’a dit de vous demander de patienter quelques minutes. Une de mes amies va vous conduire à mes appartements où il vous rejoindra. Elle est de Corinthe et partage tout avec moi. Je vous verrai donc une autre fois.

PHEDRE. – Alors à bientôt Aphrodite.

« Sur ton char attelé : de beaux oiseaux t’entraînent⁹,
des passereaux rapides, au-dessus de la terre bleue et noire,
du battement pressé de leurs ailes, depuis l’espace ouranien, au
travers de l’éther... »

SIMEKE. – Que la torche d’Amour éclaire ton chemin Phèdre !

SOSTRATE. – Chère Corinthienne, nous devons donc vous suivre.

LA CORINTHIENNE. – Il me semble en effet.

PHEDRE. –

« ...après le soleil
couché, la lune aux doigts de rose
éclipsant tous les astres. Sa lumière se verse
sur la mer salée
et sur les prés aux maintes fleurs.
La rosée alors en gouttes de beauté est éparse,
moment où s’épanouissent les roses, le délicat cerfeuil
et le mélilot parfumé. »¹⁰

LA CORINTHIENNE. – Veuillez m’accompagner mes compagnons. Il n’y a ici aucun écueil, aucune Circé, et personne ne vous changera en pourceaux¹¹.

SOSTRATE. – Se laisser subjugué par le désir sans en recevoir aucun préjudice ?

LA CORINTHIENNE. – On ne trouve avec moi que le bonheur que l’on sait partager, non pas le désir mais le plaisir. Le plaisir ne peut faire que le bien.

SOSTRATE. – Quelle est donc cette salle toute de rouge vêtue ?

LA CORINTHIENNE. – Elle est dédiée à la nymphe de cette fontaine. Vous y voyez représentés ses amours avec le premier occupant de cette maison. Mais savez-vous que dans le jardin qui la prolonge on y cultive des plantes médicinales depuis trois cents ans ? Chacune d’entre elles est venue pousser spontanément et guérissent les maux de ceux qui habitent ici. Aucun étranger ne peut fouler cette terre sacrée. Pas même Siméké. Mais si vous le souhaitez, si vous avez besoin de notre aide un jour, je peux demander au prêtre d’aller vous en chercher.

SOSTRATE. – Et là ?

LA CORINTHIENNE. – C’est la bibliothèque. Des philosophes sont peints sur les murs. Quelques-

9 Dans le texte original de Sapphô c’est au passé : « entraînaient ».

10 Sappho est une poétesse grecque de l’Antiquité qui vécut au VIIe siècle av. J.-C., à Mytilène, sur l’île de Lesbos.

11 Circé est une magicienne, vivant en Italie dans l’île d’Æa, que rencontre Ulysse dans l’*Odyssee* d’Homère. Elle échoue à changer Ulysse en pourceau comme elle l’a fait de ses compagnons.

uns sont inconnus du vulgaire. Il y a des textes que l'on ne peut consulter qu'à cet endroit. Certains sont rédigés dans des écritures oubliées.

PHEDRE. – Je le sais. J'y viens parfois !

SOSTRATE. – Mais moi pas. C'est la première fois que je visite ton ami Clinias. Je n'ai pas la chance d'être un citoyen athénien ; et chaque fois que je me rends dans votre cité c'est pour y loger chez toi Phèdre. Je compte bien visiter cet endroit qui me semble en tous points merveilleux.

Conduits par la Corinthienne, les deux amis passent d'une pièce à l'autre, longeant des murs peints de scènes multiples, d'apparitions, et de décors en trompe l'œil de palais, donnant tout à la fois à l'endroit de la solennité et de la magie. Là un dieu, là une vraie personne, celui-ci est peint, celui-là sculpté, et celle-ci de chair et d'os. Tous expriment de la majesté, une beauté précieuse et charmante. Là c'est un jardin où courent du pampre et des rosiers sur des treillis, où des fontaines, avec des formes de coquillages, de créatures marines et mythiques, font jaillir en de multiples endroits de l'eau rafraîchissante. A la dérobée d'une porte ils se retrouvent sur une terrasse où se donne en spectacle la lune qui éclaire l'endroit d'une lumière irréaliste dans laquelle les spectateurs sont baignés. A chaque pas de nouvelles découvertes pour Sostrate, de nouvelles salles. L'une d'entre elles est une pièce impressionnante par son gigantisme. Des colonnes s'élançant à une hauteur vertigineuse pour soutenir un plafond en voûte rempli de niches dans lesquelles sont sculptées des rosaces. Les invités croisent une maisonnée nombreuse qui se distingue par la beauté de chacun des individus qui la composent. Puis finalement, leur périple s'arrête aux appartements de Siméké, où la Corinthienne les a emmenés. Ils s'y assoient en attendant Clinias au milieu de l'encens brûlant d'un trépied ravivé par la Corinthienne. Dans la pénombre des lampes à huiles, ils observent l'endroit. De fines tentures caressent les murs roses-violettes où sont peints des royaumes inconnus et des amours divins au milieu de frises de feuillages et de fleurs. Des instruments de musique sont accrochés de-ci, de-là, de même que des symboles de l'amour, des couronnes de fleurs et des objets en métaux précieux tel un immense plat sur lequel est sculpté une scène divine. Un siège trône au milieu de la pièce. Il semble fait pour rendre des oracles. Des griffons¹² y sont sculptés ainsi que des rosaces et des palmettes. Exceptés les lits, d'autres meubles agrémentent le lieu. Sur un sont posées des céramiques dont certaines anciennes. Une table en bois précieux en porte d'autres. Il s'agit d'objets de toilette : des aryballes¹³, des alabastres¹⁴, un lécythe¹⁵ et un miroir. Un pyxis¹⁶ ouvert fait apparaître des camées... Devant, une chaise est recouverte d'un tissu

12 Il est question des griffons plus loin dans le chapitre consacré à Apollon.

13 Aryballe. Le mot vient du grec *aruballos* ('bourse à cordons'). Petits vases dans lesquels on met des huiles souvent parfumées pour s'enduire le corps. Il semblerait qu'ils soient d'origine égyptienne. Les plus anciens aryballes en Grèce sont peut-être datés de la fin du VIII^e siècle av. J.-C., et sont de style protocorinthien. Dans la seconde moitié du VII^e siècle ils prennent leur forme classique, sans pied, à panse arrondie (comme une bourse) et à col étroit, toujours de petite taille. Ils sont abondants dans la céramique corinthienne. A la fin du VI^e s., on trouve dans la céramique attique l'aryballe à deux anses. Les aryballes en terre cuite sont surtout protocorinthiens (720-625 av. J.-C.) et corinthiens (625-550 av. J.-C.).

14 Alabastre ou alabastron. Vase à parfums employé dans l'Antiquité pour la toilette et certaines cérémonies. Le mot vient du latin *alabastrum* ('Albâtre'), car cet objet est souvent en albâtre gypseux ou alabastre. Les alabastres conservent des huiles parfumées, des onguents ou des parfums. Il s'agit d'un flacon cylindrique, de forme allongée, avec un goulet mince, généralement sans anse ou à oreillon. Son col étroit laisse échapper une petite quantité de liquide, tandis que sa large embouchure horizontale formant un disque plat permet de l'appliquer proprement. Les alabastres en terre cuite sont surtout protocorinthiens (720-625 av. J.-C.) et corinthiens (625-550 av. J.-C.).

15 À la fin de l'époque archaïque grecque (VII-VI^e siècles) apparaît le lécythe qui a beaucoup de succès au V^e siècle. Le mot vient du grec *lekuthos*. C'est un vase à anse, en forme de cylindre allongé, à col étroit, à embouchure évasée. Il contient des huiles parfumées. Il est dit "plastique" lorsqu'il est en forme de figurine. Le lécythe aryballisque possède une panse globuleuse rappelant celle de l'aryballe.

16 Pyxis. Petite boîte à couvercle.

rare. Une ouverture de l'un des murs donne sur un jardin. L'or et le pourpre étincellent sous les flammes nocturnes et les marbres et les bijoux scintillent pendant que les statuettes vacillent dans une danse merveilleuse. Des déesses et des dieux aux airs tendres et sensuels sont partout représentés. Des pastorales et des architectures de palais féeriques en trompe l'œil voisinent avec des marbres de différentes variétés. Ainsi la salle paraît-elle s'étendre à l'infini et le regard porté jusqu'à l'horizon par des effets de colonnades et perspectives. Au plafond sont peintes des rosaces multicolores, des étoiles et des êtres fabuleux. Phèdre contemple une longue fresque peinte sur l'un des murs. Dans des rectangles sont reproduites des scènes commençant à la création du monde puis relatant les événements marquant de la mythologie. Dans l'un on y distingue Orphée charmant les animaux, plus loin Apollon au milieu des Muses, tout cela brossé dans un style nouveau. Un grand panneau s'y différencie. On y a dessiné de grands cercles aux couleurs particulièrement harmonieuses et inspirantes dans leur agencement. Un autel est placé devant, sur lequel sont gravés des ustensiles d'architecture tenus par de jeunes gens ailés. Phèdre remarque que les personnages ailés sont récurrents. Un se distingue parmi eux, plus beau et plus grand que tous les autres, non pas dévêtu mais affublé d'une fine tunique. Il s'agit d'une femme aux traits dessinés avec tellement de justesse qu'elle paraît vraie. On la dirait étrangère... Puis c'est la représentation d'une cité tout en or qui attire le regard de l'ami de Clinias. Sostrate quant à lui est absorbé par la vénusté de leur guide sur le visage de laquelle se réfléchit la lumière de la lampe à huile qu'elle tient. Des astres dorés semblent se refléter et chavirer en flots sur le bord de ses yeux. Son regard s'illumine et scintille au dessus de la flamme. Son sourire envahit la pièce de son chant, chevauchant les vents de l'amour jusqu'aux plus petits recoins de l'esprit de son admirateur. Des demoiselles aux robes parfumées et aux reflets changeant, apparaissant par une porte et disparaissant par une autre, leur servent à boire dans des coupes d'argent et d'or.

CLINIAS. – Phèdre mon ami !

PHEDRE. – Te voilà donc déjà Clinias !

CLINIAS. – Je te salue ainsi que ce monsieur. Allons-nous au rendez-vous Phèdre ? ... Je souhaiterais avant de prendre le chemin accomplir quelques dévotions sur l'autel de l'Amour.

PHEDRE. – Je suis prêt Clinias. Veux-tu venir avec nous Sostrate ou préfères-tu rester ici ?

SOSTRATE. - Je vais rester ici.

PHEDRE. – Très bien ! Alors allons !

Conduits par des torches en un cortège restreint, Phèdre, Clinias et leur suite franchissent une lourde porte et plongent en pleine ville. Les mosaïques chatoyantes de la demeure laissent la place aux lourdes dalles des rues d'Athènes. Les pierres blanches des demeures, rangées en rang les unes à côté des autres, s'illuminent sous la lumière de la lune. Un coq cocorique. Des vieillards bavardent. Des charivaris de jeunes gens, affublés de couronnes et de torches, furtivement ivres les rues. Des femmes accomplissent des dévotions, notamment sur l'autel de l'Amour. Clinias y dépose des offrandes et y fait brûler des essences.

PHEDRE. –

« En son plein apparaî¹⁷ radieuse la lune

Et quand les femmes autour de l'autel prennent place debout...

Oui, venez, tendres Charites, et vous, Muses à la belle crinière ! »

CLINIAS. – Il est temps maintenant de me séparer de mes gens qui nous ont fait escorte, pour

17 Dans le poème de Sapphô, c'est « apparaissait » et « prirent ».

prendre la route Phèdre. Mais avant rendons-nous dans le temple y méditer et accomplir quelques dévotions.

PHEDRE. – Ta ferveur est impressionnante !

CLINIAS. – Ne te moque pas ! Tu sais que cet endroit est sacré. Des athéniens comme nous sommes presque attachés à ce temple. Les pierres de ses fondations sont si anciennes que personne ne peut affirmer quand elles furent posées. Certains disent même que ce serait l'œuvre d'un dieu. Pourtant ce n'est pas un monument impressionnant, surtout vu de l'extérieur.

PHEDRE. – De l'extérieur en effet on ne voit qu'un mur, deux colonnes et un fronton, avec devant un autel !

CLINIAS. - Mais l'intérieur est plein de la divinité.

Ayant passé le portique, les deux amis suivent un court chemin, bordé de plantes qui le submergent à moitié, et qui donne sur des marches montant jusqu'au temple. A l'intérieur, une flamme est continuellement entretenue. Une jeune femme assise semble la surveiller. Elle tourne ses grands yeux vers les intrus et leur sourit. Des mosaïques d'or brillent. Les deux hommes y méditent pendant quelques minutes hors du temps.

CLINIAS. - Suivons le chemin de ces colonnes et de ces statues le long de ce petit jardin. Il donne sur la route qui mène à notre but. Et quittons la ville, maintenant que le soleil va se lever. L'Aurore aux sandales-dorées vient nous accueillir et nous envelopper dans le manteau du jour, tel le bien-aimé qui doit se rendre vers celle qui l'attend.

PHEDRE.- « Messager du printemps, le rossignol qui chante le désir... »¹⁸ nous accompagne. Les hirondelles virevoltent devant nous avec des cris de « ...jeunes filles à la voix de miel. »¹⁹.

CLINIAS. – puisque tu aimes à citer Sapphô, c'est à mon tour de chanter des vers qui lui sont attribués en m'adressant au soleil :

« Eh bien ! lyre divine, parle-moi,
deviens toi-même une parole ! »²⁰

Cet astre n'a-t-il pas la couleur de l'instrument d'Apollon ? Et alors qu'il couronne déjà nos têtes après avoir béni nos pieds et nos cœurs, derrière nous, la cité ressemble au château d'or des Muses.

PHEDRE. – Quelle poétesse que Sapphô !

CLINIAS. – Moi aussi j'aime à entendre les vers de sa composition... Nous voilà tous les deux sur le chemin, déjà sous le soleil. Le trajet pour aller à notre festin est assez long. Il y a au bord de la route, comme cela est agréable à cette époque de fortes chaleurs, des haltes ombragées sous les grands arbres. Puisque nous sommes en avance, il conviendra à nos âges d'y faire souvent des pauses et de chercher dans la conversation l'allègement de notre fatigue. Ainsi achèverons-nous sans peine tout le parcours.

PHEDRE. – Quelques haltes nous serons salutaires. On trouve plus loin, dans les bois sacrés, des cyprès d'une taille et d'une beauté merveilleuses, ainsi que des étendues d'herbes où nous pourrions nous reposer à loisir.

CLINIAS. - C'est bien parlé Phèdre.

18 Sapphô

19 *ibid*

20 *ibid*

PHEDRE. - Et quand nous aurons vu, nous en dirons davantage. Eh bien allons ! Et que tout nous soit propice !

Partie 2

Discussion sur les Muses

PHEDRE. – Le soleil s’est levé il n’y a pas si longtemps, et déjà il fait très chaud. Mais vois-tu là-bas la rivière ? Allons nous y rafraîchir ... Déchaussons-nous, ainsi nous pourrions facilement entrer dans l’eau et nous baigner les pieds, ce qui ne sera pas désagréable, surtout par cette chaleur.

CLINIAS. - Avance donc, et cherche en même temps un endroit pour nous reposer.

PHEDRE. - Vois-tu là-bas ce platane si élevé ?

CLINIAS. - Eh bien !

PHEDRE. - Il y a là de l’ombre, une brise légère et du gazon pour nous asseoir et nous allonger.

CLINIAS. - Avance donc.

PHEDRE. - Clinias, n’est-ce pas ici, au bord de l’Ilissós²¹, que Borée enleva, dit-on, Orythye ?

CLINIAS. - On le dit.

PHEDRE. - N’est-ce donc pas ici ? Ce mince courant paraît si charmant, si pur, si transparent, et ses bords sont si propices aux ébats des jeunes filles !

CLINIAS. - Non, c’est plus bas, à quelques deux ou trois stades, là où l’on passe l’eau pour aller au temple d’Agra ; il y a à cet endroit même un autel de Borée... Mais à propos, mon ami, ne sommes-nous pas arrivés à l’arbre où tu nous conduisais ?

PHEDRE. - Oui, c’est bien lui.

CLINIAS. - Par Héra, le charmant asile ! Ce platane est d’une largeur et d’une hauteur étonnantes. Il est si élancé et fournit une ombre délicieuse. Il est en pleine floraison, si bien que l’endroit en est tout embaumé. Et puis voici sous cet arbre une source fort agréable, si je m’en rapporte à mes pieds. Elle doit être consacrée à des nymphes et à Achéloüs, à en juger par ces figurines et ces offrandes. Remarque en outre comme la brise est ici douce et bonne à respirer. Elle accompagne de son harmonieux chant de printemps le chœur des cigales. Mais ce qu’il y a de mieux, c’est ce gazon en pente douce qui est à point pour qu’on s’y couche et qu’on y appuie confortablement sa tête. Tu serais un guide excellent pour les étrangers mon cher Phèdre.

PHEDRE. – Nous voilà très bien placés pour nous reposer en parlant de philosophie. Tu es connu pour ta sensibilité aux théories pythagoriciennes ! J’aimerais que nous installions notre conversation sur ce que vous entendez, les pythagoriciens, par le terme de ‘Poétique’. Tu sais qu’en tant qu’orateur, j’accorde beaucoup d’importance à cela. J’écris encore de nombreux vers...

CLINIAS. – En effet, j’ai même ouï-dire que tu as donné une lecture dernièrement de certaines de tes pièces... Je veux, avec plaisir, que nous discutons de ce sujet. Mais tout d’abord, mettons-nous d’accord sur ce que nous désignons par ‘Poétique’. Pour moi, j’entends par ce terme la mise en adéquation de nos rythmes humains avec ceux qui font battre le cœur du monde, l’expression même de sa beauté. Pour commencer, il y a le mouvement qui est une chose inhérente à l’individu et aux choses vivantes en général. Certains ont étudié les meilleurs moyens de diriger ce besoin d’action collectivement sous la forme de chœurs et à travers les sciences telles que la Philosophie, la Poésie, les Mathématiques, l’Art, la Religion... Par ‘chœurs’, j’entends le groupement de plusieurs personnes associant différents rythmes : chants, musiques, paroles, mouvements et danses. Deux catégories de

21 Rivière qui traverse Athènes.

rythmes prévalent : ceux du corps et ceux de la parole, les uns étant souvent liés aux autres. La Musique est leur combinaison. Nous avons expérimenté tous les deux durant notre jeunesse que cette double conception, vocale et gymnique, est en particulier présente dans l'éducation athénienne où les exercices physiques sont aussi importants que ceux relevant du verbe. Dans ceux du corps, il y a la danse, la gymnastique et la guerre. Ceux de la parole incluent le chant, la poésie, la musique et toutes les autres formes écrites ou parlées. Ces rythmes sont réglés selon différents rites. Le théâtre en est un des principaux. Il est né dans les rituels donnés en l'honneur de Dionysos et en particulier dans le détachement de comédiens des chœurs. Les Muses sont parmi les inspiratrices et les révélatrices de ces rythmes. Dans cette fonction, elles président à l'éducation des enfants. Si aujourd'hui on les compte comme étant au nombre de neuf, et si elles sont bien définies, autrefois, elles étaient invoquées sous divers patronymes distincts dans plusieurs parties de la Grèce, considérées comme des Nymphes, associées par exemple aux cours d'eau, aux sources et aux grottes. Primitivement, on communie donc avec elles surtout dans des lieux naturels.

PHEDRE. – Une Muse doit se cacher sur ces berges et t'inspirer !... Mais dis-moi Clinias, les Muses ne sont-elles pas immortelles ?

CLINIAS. – Sans doute, mais ce n'est que petit à petit qu'elles deviennent définies comme actuellement. Dans certaines régions elles prennent des noms qui se généralisent doucement pour devenir celles que l'on connaît, dont les attributs, les dénominations et le nombre sont déterminés. On édifie des temples en leur honneur. Aujourd'hui, on les trouve représentées dans de multiples lieux. Elles sont sensées avoir chantées aux noces de Thétis et de Peleus²² ainsi qu'à celles de Cadmos²³ et d'Harmonia²⁴, dont on a conservé de leur épithalame cette maxime :

« On aime ce qui est beau, ce qui n'est pas beau on ne l'aime pas. »

PHEDRE. - Connais-tu ce conte selon lequel lorsque est créée la musique dans le Monde, les Muses vivent parmi les hommes dont certains sont saisis d'une volupté si grande que, toujours chantant, ils oublient de manger et de boire et meurent doucement, sans douleur. C'est de cette légende que seraient nées les cigales, qui sont sans jamais souffrir de la faim, et qui, sans manger, ni boire, chantent dès le premier jour jusqu'à leur mort, puis s'en allant vers les Muses, rapportent à chacune d'elles le nom de leurs fidèles ici-bas.

CLINIAS. – C'est une belle histoire.

PHEDRE. – C'est bien, Clinias, de commencer ton discours sur l'art poétique par les Muses. Nous devrions les invoquer au début de toutes œuvres poétiques, et même de tous les discours. Si tous les dieux inspirent les mortels, ce sont elles qui dictent aux poètes. Selon moi, elles rivalisent de beauté avec Aphrodite. Et Pâris aurait mieux fait de se cacher sous leur tunique quand les trois grandes déesses lui ont demandé de les juger. Hésiode a raison de les faire habiter le plus souvent l'Hélicon, le massif montagneux de Béotie où elles forment un chœur qui se réunit alors autour de la source Hippocrène ("la fontaine du cheval"), que le cheval ailé Pégase²⁵ en frappant de son sabot fit jaillir d'un rocher et dont depuis les poètes puisent de son eau pour favoriser leur inspiration. Sans doute, celui qui maîtrise leur art dompte la Chimère et a sa place aux Champs Élysées. Le poète les dit

22 Parents d'Achille. Thétis est une des Néréides, épouse de Pelée, roi Thébain légendaire.

23 L'un des propagateurs légendaires de la civilisation chez les Grecs. Il est le fils du roi phénicien Agénor. A la recherche de sa soeur Europe enlevée par Zeus, il fonde en Béotie la Cadmée, plus tard forteresse de Thèbes. Roi de Thèbes, il épouse Harmonia, fille d'Arès et d'Aphrodite. Agé, il se rend en Illyrie, puis est changé avec son épouse en serpent. Finalement on les retrouve aux Champs Elysées.

24 Fille d'Arès et d'Aphrodite. Elle épouse Cadmos et s'exile avec lui de Thèbes. Métamorphosés en serpents ils sont transportés dans les Champs Elysées.

25 En grec *Pégasos*, est né du sang de la Méduse (une des trois Gorgones). On dit aussi qu'il est sorti du cou de la Gorgone atteinte par Persée. Il est dompté par Béliérophon, et l'aide contre la Chimère.

aussi habiter l'Olympe, elles qui n'ont en leur poitrine souci que de chants et gardent leur âme libre de chagrin, près de la plus haute cime de cette montagne neigeuse. Là sont leurs chœurs brillants et leur belle demeure. Les Charites (les Grâces) et Plaisir près d'elles ont leur séjour. Elles inspirent des accents divins, ce qui sera et ce qui fut. Elles versent sur les langues une rosée suave, et permettent de laisser couler de douces paroles ; donnent une courtoise délicatesse et font briller celle et celui qui les honorent. Plus on vide souvent la coupe des Muses, plus la liqueur en est pure et procure la santé de l'âme.

CLINIAS. – Voilà une belle invocation Phèdre. Ne nous privons donc pas de tremper nos lèvres dans ce liquide en d'abondantes paroles salvatrices.

« Commençons donc par les Muses, dont les hymnes réjouissent le grand cœur de Zeus leur père, dans l'Olympe, quand elles proclament de leurs voix à l'unisson, ce qui est, ce qui sera et ce qui fut. Sans répit, de leurs lèvres, des accents coulent, délicieux, et la demeure de Zeus aux éclats puissants, sourit, quand s'épand la voix lumineuse des déesses. »²⁶

Hésiode les donne au nombre de neuf, avec des appellations et des fonctions précises. Je crois que c'est le premier à les définir par écrit à la manière dont nous le faisons aujourd'hui. Sans doute celle qui te guide le plus souvent est la représentante de l'Éloquence et de la Poésie héroïque²⁷ : Calliope (« à la voix harmonieuse »).

PHEDRE. – En effet, mais j'ai appris à les aimer toutes. Il y a Clio (« Célébrée ») la Muse de l'Histoire²⁸.

CLINIAS.- Autrefois, elle présidait aux Hymnes puis au Panégyrique.

PHEDRE. – Tu sais que j'ai fréquenté Melpomène (« chant ») la Muse de la Tragédie²⁹ et Thalie (« abondance, bonne chair »), celle de la Comédie³⁰. Mais dis-moi, quelles étaient les attributions des autres Muses dans des temps plus anciens ; le sais-tu ?

CLINIAS. – Thalie, la si charmante, était la tutrice des banquets champêtres. Euterpe (« gaieté »)³¹ dirige le jeu de la double flûte et d'une façon plus générale de la Musique, ce qui est sans doute sa fonction depuis longtemps. Terpsichore (« joie de la danse ») a tout d'abord eu dans ses attributions les chœurs de danse et dramatiques avant d'être la Muse de la Poésie lyrique avec pour emblème la cithare³². Le même instrument se trouve dans les mains d'Erato (« aimable ») : la Muse de l'Hyménée et plus tard de la Poésie érotique ou de l'Élégie. Polymnie (« plusieurs chants ») est l'inspiratrice des hymnes ou des chants en l'honneur des dieux ou des héros. Elle aurait présidé à la faculté d'apprendre et de se souvenir, avant de devenir la Muse de l'Art mimique et de la Pantomime³³. Et Uranie (« la céleste ») est celle de l'Astronomie³⁴ qui a tout à fait sa place dans l'Art poétique.

26 Hésiode, *Théogonie*.

27 Elle a pour signes le *stylus* et les tablettes.

28 Dans les iconographies, en particulier des époques hellénistiques et suivantes, ses principaux attributs sont la trompette, la clepsydre et surtout le *volumen* qu'elle déroule.

29 Elle a pour marques le masque tragique, la massue d'Heraklès et parfois la peau de lion du même héros. Elle est souvent, comme Dionysos, couronnée de pampre.

30 Elle a pour signes un masque de la Comédie et parfois une houlette.

31 Elle porte une double flûte.

32 Dans les iconographies de l'époque romaine par exemple on la voit jouer de la lyre avec un *plectre*.

33 Elle n'a pas d'attribut mais est souvent représentée avec un doigt sur la bouche.

34 Elle est figurée avec un compas ou une baguette avec laquelle elle désigne la position des étoiles sur un globe terrestre. La branche de laurier peut aussi être un attribut des Muses. Elles portent généralement une longue tunique, une couronne et deux plumes de Sirène sur leur front en souvenir d'un épisode de leur histoire dont il est question plus loin.

PHEDRE. – Ah bon !

CLINIAS. – Oui, je te le montrerai Phèdre.

PHEDRE. - Je crois que nous les avons toutes énumérées ! En voilà bien neuf !

CLINIAS. - Mais ce ne fut pas toujours le cas. On dit qu'à l'origine, elles étaient au nombre de trois : Méléké (la Pratique), Mnémé (la Mémoire) et Aoédé (le Chant). Les Aloades furent les premiers à leur rendre un culte sur l'Hélicon la grande et divine montagne. Cette trinité se retrouve dans d'autres récits. A Delphes, elles portent le nom des trois cordes des premières lyres : Aiguë, Médiane et Grave : Nète, Mèse, et Hypatè. Certains pensent qu'elles symbolisent les gammes diatonique, chromatique et enharmonique, ou les notes qui déterminent les intervalles : la nète, la mèse et l'hypate. C'est ainsi que les delphiens les appellent. Elles symbolisent alors l'ensemble des sciences et des arts intellectuels que l'on peut regrouper en trois parties : Philosophie, Rhétorique et Mathématique. C'est depuis l'époque d'Hésiode qu'elles sont au nombre de neuf car on aurait alors divisé chacun de ces trois domaines en trois, avec dans celui des Mathématiques : la Musique, l'Arithmétique et la Géométrie; dans le domaine philosophique : la Logique, l'Éthique et la Physique; et dans le domaine Rhétorique, le genre encomiastique est considéré comme étant constitué le premier, avant le genre délibératif, suivi du genre judiciaire. Quant à l'Astronomie elle dépendrait de la Géométrie. Et la Poétique, dont fait partie le Théâtre, serait incluse dans la Musique. L'interrelation primitive de toutes ces disciplines associées aux Muses, est un exemple de la théorie sur l'Art poétique et son caractère universel et premier ; ce que je pourrais t'éclaircir si j'ai le temps de finir ma démonstration.

PHEDRE. – Le temps presse en effet, et nous devons reprendre notre route en direction du banquet. Nos pieds sont secs depuis longtemps, et l'ombre s'est enfuie pour laisser maintenant la moitié de notre corps en plein soleil. Prenons donc nos bâtons, et avançons !...

Le soleil scintille au dessus des arbres embrasés par des feux sibyllins qui caressent autant qu'ils brûlent. Une brise venue d'orient et de la mer tranche la chaleur et chasse la touffeur. Enveloppés dans leur doux himation³⁵ dans un semi-drapé qui découvre la moitié de leur corps, les deux amis, dans de gracieux gestes qui chassent le tissu de la poussière du sol avancent dans leur rafraîchissante conversation. L'étoffe, couleur de la neige de l'Olympe, prolonge leurs gestes rhétoriques et pastoraux. Leur tendre éloquence évanouit leurs mouvements dans l'intervalle de leur sagesse qui s'étend à chacun de leurs mots. La lèvre suit le bras et la marche quand les yeux se pâment dans la pure intelligence. De multiples essences escortent leurs idées et leurs pas qui cheminent dans l'espace telles des plumes dans le vent pendant que ruissent leur sourire et leur air docte en d'amoureux transports de cet instant présent. Les champs de Déméter ondulent leur blondeur en des vagues sur des immensités dorées. D'autres de vignes accomplissent des rondes autour d'oliviers centenaires aux pieds desquels des fleurs multicolores s'épanouissent. Des oiseaux virevoltent en d'incessants ballets qui accompagnent leur symphonie. Des papillons multicolores tourbillonnent. Au loin, des maisons ponctuent, comme des annotations de musique, les étendues de blé. Le ciel, d'abord blanc, puis devenu bleu d'un bel azuré, déploie le lit du soleil qui dessus s'étend du matin au couché.

PHEDRE. – Nous sommes parés de bijoux qu'aucun ne peut porter, et qui nous font voler ! Il y a la terre et les étoiles, la lune et le soleil, et tout ce qui surgit est notre vêtement.

CLINIAS. – Et le blé, et la vigne, et l'eau, et plus délicieux et rafraîchissant encore le regard fragile, tendre, câlin et intelligent de celle qui nous aime.

35 Manteau le plus souvent porté sur une tunique (chiton), constitué d'une pièce de tissu rectangulaire, dont l'agencement donnait lieu à de multiples variations. Les philosophes sont souvent représentés nus sous leur himation.

PHEDRE. – Faut-il être si intelligent que cela pour t'aimer ?

CLINIAS. – Savoir aimer c'est connaître. Et la connaissance est l'intelligence il me semble.

Dans une nouvelle halte ombragée, leur regard s'étend jusqu'à la mer où les ondes produisent des écumes qui tels les cheveux blancs d'Aphrodite née de ces perles d'eau frissonnent sous le vent et le soleil avant de venir caresser la côte ou l'impressionnante flotte athénienne s'étale jusqu'à l'horizon. De son estrade de roi, le Parthénon siège enveloppé des représentations de dieux et de héros à la peau rose et blanche habillés quand ils le sont de pourpre et de couleurs chatoyantes et pasteltes. Les cariatides fixent l'horizon, et la ville paraît construite de bijoux et de fantaisie à l'imitation de la cité des dieux. Tous les bâtiments qui se distinguent de la foule des maisons caressent le regard, fondés selon les nombres d'une esthétique irréprochable.

PHEDRE. – Si Delphes est le nombril du monde, Athènes en est certainement son cœur.

CLINIAS. – Nous marchons donc sur un géant ?

PHEDRE. – Sur une géante plutôt. Du pays de Musée³⁶ jusqu'ici il n'y a que de suaves collines et majestueuses montagnes qui surgissent de la plaine comme la poitrine de la femme qui donne à l'étendue de son corps les rebondissements que cherchent les cœurs amoureux.

CLINIAS. – De toute façon Phèdre, quel paysage est plus joli que nos cœurs ?

PHEDRE. – C'est là que nous allons, où se loge l'intellect. Si notre chemin nous conduit chez Bathyclès, celui de notre cœur va bien au-delà du terrestre, et seuls les mots peuvent désigner ce qui ne se voit pas, mais qui nous réjouit tant.

CLINIAS. – Oui c'est une joie que cette route. Elle est sans contraintes, sans obstacles, facile et riche d'expériences des plus agréables. La bonne parole est une nourriture, aussi nécessaire que le sont les aliments. Même dans les banquets, la bouche donne plus qu'elle ne prend. Et nos oreilles tout le temps ne sont que des réceptacles pour ces offrandes.

PHEDRE. – Voilà une bonne place ! Mais reprenons notre route.

Le long du chemin la lumière se fait plus présente. Loin d'être oppressante, elle réunit le cœur des deux amis dont le souffle ne fait plus qu'un, baignés dans l'instant présent. Aucun obstacle n'entrave cette clarté qui traverse tout, une luminescence qui éclaire même dans la nuit. Leur marche n'est que repos. Clinias s'arrête parfois pour cueillir une plante. Il y a partout des fleurs de couleurs bleues, violettes, roses, blanches.

CLINIAS. – Tu sais Phèdre mon amour des plantes. Elles viennent à nous sans qu'on leur demande ! Et si on apprend à les apprécier, on leur découvre des propriétés insoupçonnées qu'Asclépios³⁷ connaît bien.

PHEDRE. – Tu es un magicien Clinias !

CLINIAS. – Croque celle-ci et dis-moi ce que tu en penses ?

PHEDRE. – Quel goût étrange. Je ne savais pas qu'il puisse exister dans la nature. Quelles sont donc ses propriétés ?

36 La Thrace

37 Le fils d'Apollon Asclépios (en grec ancien Ἀσκληπιός / *Asklēpiós*) est un héros. Il est marié à Lampétie, avec qui il a quatre filles (Hygie, Panacée, Iaso et Eglé) et deux fils (Machaon et Podalire), possédant tous diverses facultés médicales. Son attribut principal est un bâton autour duquel s'enroule un serpent. C'est le centaure Chiron, son mentor et tuteur, qui lui enseigne l'art de la guérison. Asclépios ramène même des hommes du monde des morts ce qui déplaît fort à Zeus. Mais se rendant compte par la suite du bien que ce héros a apporté aux hommes, il fait de lui un dieu et le place parmi les étoiles sous la forme de la constellation du Serpenteaire.

CLINIAS. - Mélangée à du vin, on dit qu'elle rend euphorique. Elle a aussi une valeur médicale. J'ai appris à apprécier les plantes car elles sont des amies de tous les jours. Elles poussent à nos pieds, suivent nos vies, celles de nos aïeux et de nos enfants, depuis des temps immémoriaux. Comment ne pas s'intéresser à elles ? Si elles sont là, c'est qu'elles nous sont complémentaires et peuvent nous aider. Il faut chercher à comprendre leur langage. Certains souffrent d'une maladie quand à la porte même de leur domicile pousse la plante qui peut les guérir.

PHEDRE. - Tout est rempli de tous les possibles, et tout a son temps. Dans l'air que nous respirons en ce moment combien de pollens attendent de féconder, de graines sont portées par le vent ? ... Revenons-en à notre discussion. Zeus est-il le père des Muses ?

CLINIAS. - Ayant créé l'Univers, le dieu des dieux demande, peut-être à Apollon son prophète, ce qui manque à la perfection de sa création. On lui répond : « Le discours qui fera l'éloge de l'Univers ». C'est pour cette fonction qu'elles ont été créées. Zeus et Mnémé ou Mnémosyne, la déesse de la Mémoire, s'accouplent pendant neuf jours dans ce but. Leur père les confie à Apollon, qu'elles entourent sans cesse et qui dirige leur concert sur le mont Parnasse où elles séjournent. Homère fait résider les Muses principalement dans l'Olympe où elles chantent lors de banquets divins. Mais on les dit aussi habiter les montagnes d'Aonie, au mont Parnasse autour de la fontaine Castalie, mais aussi au mont Piéris en Méonie. Elles sont, semble-t-il, particulièrement honorées en Thespie, ville de Béotie. Toutes sont vierges, mais ont quelquefois des amants. Elles sont associées à plusieurs dieux, le principal étant sans doute Apollon. Selon certains, avec Achélöos³⁸, le dieu fleuve, elles donnent naissance aux Sirènes. De même elles sont étroitement liées à Dionysos. Euterpe a fait, je crois, primitivement partie du cortège dionysiaque. Du reste, la Comédie et la Tragédie naissent dans les Dionysies. Le dieu du vin a aussi le surnom de Melpomenos, dénomination qu'on lui applique peut-être pour la même raison qu'on donne à Apollon l'épithète de musagète. Dans le rituel dionysiaque des Agrionia, tel qu'il se déroule à Orchomène, les femmes font semblant de chercher Dionysos avant de déclarer qu'il s'est enfui et caché parmi les Muses. Elles personnifient à la fois l'aspect ombreux et profond de la connaissance et son côté lumineux et infini. Ainsi Hésiode écrit que l'on peut les trouver autour de la source aux eaux sombres et de l'autel de Zeus où elles dansent de leurs pieds délicats, et où, après avoir lavé leur tendre corps à l'eau du Permesse, de l'Hippocrène, ou de l'Olmée divin, elles forment au sommet de l'Hélicon des chœurs, beaux et charmants, faisant danser leurs pas ; puis elles s'éloignent vêtues d'épaisses brumes, cheminant dans la nuit faisant entendre un concert merveilleux et divin célébrant les dieux. Dans l'Iliade Homère relate le festin que font les dieux sur l'Olympe, toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, où Apollon est le musicien et les voix des Muses résonnent en chants alternés. Et dans ses *Hymnes*, il dit que c'est grâce aux Muses et l'archer Apollon qu'il existe sur terre des hommes qui chantent et jouent de la cithare.

PHEDRE. – En parlant de festin, ne sommes-nous pas bientôt arrivés ?

CLINIAS. – Si, il reste à peine deux stades.

PHEDRE. – Vois-tu Clinias, cet autel où sont posées des offrandes d'où de mystiques parfums s'exhalent ? Mais n'est-ce pas Protarque qui vient à notre rencontre ?

CLINIAS. – Nous voilà, Protarque, tous les trois exacts au rendez-vous !

PROTARQUE. – Je vous salue mes amis. Nous sommes maintenant ensemble sur le chemin de la demeure de Bathyclès. Le soleil est haut dans le ciel, et notre hôte doit nous attendre.

La voie, couverte de larges dalles et longée de murs, devient plus abrupte. Au fur et à mesure de

38 Selon certaines traditions, c'est avec Terpsichore qu'Achéloos s'accouple.

leur ascension, la cime de cyprès apparaît suivie d'autres arbres aux multiples tons de vert, puis de toute une agglomération de villas voguant sur les vagues des collines avoisinantes tels des bateaux dans la tempête, mis à part qu'ici tout semble absolument paisible. Dans un recoin, une fontaine s'enfonce dans la roche. Elle est parée de mousses et de perles d'eau, et en son centre, au dessus du mystérieux bassin, un mascarón de femme d'un temps au-delà du temps, aux yeux immenses et à l'ovale d'une grande pureté, sourit. Les trois amis s'engagent dans le domaine de Bathyclès par un chemin les conduisant un peu plus haut encore. Un énorme oiseau surgit de derrière une pierre pour s'élancer vers eux et rejoindre le ciel qu'il transperce de son cri. Cela surprend chacun, mais tous pensent que c'est sans doute un animal qu'élève leur hôte pour son agrément qui s'est enfui de ses jardins. Ils montent à travers de petites terrasses, au milieu de minuscules temples et des statuettes perchées sur des colonnes de plusieurs hauteurs. Il leur semble gravir une montagne de Delphes miniature. Une statue attire tout particulièrement l'œil de Clinias : celle d'une femme nue, belle et d'une facture très ancienne. Elle est placée près d'un bassin sur un socle, recouverte à certains endroits de lichen qui colore de reflets bleutés la pierre grise et blanche. Une longue piscine miroite des arbres et des personnages de marbre au bout de laquelle deux lions flanquent un portique. Un immense couple de pierre blanche de forme ancienne³⁹ cristallise la lumière du soleil. La forme féminine est assise dans une position hiératique, les deux mains sur ses cuisses et ses bras le long du corps. Sa tête est droite. Son visage exprime la jeunesse et ses formes une pleine maturité juvénile. Passé le portique, ils entrent dans une cour au bout de laquelle Bathyclès les attend debout entre les colonnes, en haut des marches de l'entrée du bâtiment principal. Il tient la main de son fils avec près de lui un disciple et une femme particulièrement gracieuse entourée de deux jeunes dames emmitonnées dans leurs fins et précieux vêtements constitués d'un long chiton (tunique) transparent d'une couleur bleu-ciel avec au dessus un himation aux reflets roses pâles dans lequel elles se sont drapées jusqu'au menton. Toutes deux sont coiffées d'un chignon, de nattes, bandelettes et d'une couronne de feuilles d'or. Leur visage non fardé est blanc comme la nacre et leurs joues d'un pourpre adolescent. Elles tiennent dans leurs mains des couronnes tressées de lierre, de violettes et de bandelettes qu'elles posent sur la tête des invités.

39 Il s'agit d'un courè et d'un couros ('courāi' et 'couroï' au pluriel) qui signifient en grec 'jeune fille' et 'jeune homme', noms donnés par les modernes pour désigner les statuts archaïques féminines et masculines qui se caractérisent par des proportions du corps particulièrement définies et reconnaissables par leur caractère hiératique.

Description du cratère de Bathyclès

BATHYCLES. – Je vous souhaite la bienvenue mes amis. Si mon domaine est loin de la cité, j’espère néanmoins qu’il vous offrira tout le réconfort de la longue marche que vous avez subie.

PHEDRE. – La route fut allégée par nos conversations.

BATHYCLES. – Et de quoi parliez-vous ?

CLINIAS. – De l’Art poétique.

BATHYCLES. – Avez-vous fini de discourir sur ce sujet ?

PHEDRE. – Bien sûr que non. Nous serions allés jusqu’à Delphes ou même au mont Olympe que nous ne l’aurions pas épuisé. Pour tout dire, nous n’avons fait qu’invoquer les Muses.

BATHYCLES. – C’est en effet un thème passionnant, qui pourra être le sujet de notre discussion après le repas, si le reste de l’assistance le souhaite.

CLINIAS. – Si nous arrivons à intéresser chacun, c’est bien que l’Art poétique est un art universel.

PHEDRE. – Quels beaux jardins tu as Bathycles !

BATHYCLES. – Voulez-vous les parcourir avec moi ?

PHEDRE. – Au nom de tous ?... Je dis oui !

BATHYCLES. – Je te sais Clinias amateur de plantes.

CLINIAS. – Plutôt amoureux par nécessité. Je suis d’une famille dans laquelle on trouve nombre de médecins...

PHEDRE. – De politiques, philosophes et poètes aussi, mais c’est un peu la même chose...

Les amis traversent une cour au milieu de laquelle un petit jardin s’abreuve à une fontaine. Au-delà se déploie un grand espace enclos dans une enceinte.

BATHYCLES. – J’entretiens dans ce jardin des plantes et quelques arbres fruitiers. Il ne se rencontre ici qu’une seule espèce de chaque. C’est avant tout un lieu d’agrément et de recueillement où l’on peut suffisamment glaner et se rassasier de couleurs, de parfums et de goûts. Derrière ces murs on cultive un verger et un potager avec poiriers, pommiers, figuiers, grenadiers, vignes et oliviers qui fournissent à profusion. Une source qui jaillit d’une grotte consacrée aux nymphes alimente un étroit ruisseau qui après un stade à l’air libre retourne dans la terre. J’ai aménagé cela en un parc dont il faut une demi-journée pour en faire le tour, avec quelques haltes au milieu de cèdres, thuyas, aunes, peupliers, cyprès odorants où viennent se nicher nombre d’oiseaux... J’ai fait cet espace aussi pour eux et les papillons. Voyez comme ils aiment ces fleurs aux tons infinis de bleu et de violet. Ici, quatre fontaines ont été construites aux points cardinaux du jardin qui est placé de façon à être baigné par le zéphyr. Là où des tourterelles roucoulent amoureusement j’ai fait édifier un petit temple qui contient l’une des plus anciennes peintures que vous trouverez ici. Venez maintenant vous installer à l’intérieur de mon domicile afin que l’on vous masse les pieds avec des onguents parfumés pour vous mettre à l’aise... Prenez place sur les lits. Je vous présente l’un de mes invités. Il est étranger, mais connaît très bien notre langue. Par contre lors de nos conversations, nous devons être clairs et définir chacune de nos références afin que notre ami puisse suivre le fil de la conversation...

CLINIAS. – Bathyclès, tu nous fais un grand honneur. Nous ferons notre possible pour lui rendre nos discussions des plus agréables. Du reste, je connais certains qui lors de banquets apprécient de se laisser bercer par les paroles, tout en goûtant au vin et aux animations, sans nullement se préoccuper de ce qui s’y dit. Mais je suis sûr que notre ami étranger n’est pas de ceux-là. Je me souviens qu’enfant, je voulais à tout prix être de ceux qui servent pendant les banquets organisés par mon père pour pouvoir ensuite prêter l’oreille aux conversations dont je ne comprenais pas la moitié des paroles, afin d’écouter ces voix qui résonnaient comme le plus merveilleux des concerts.

BATHYCLES. – Certains des banquets que ton père a donnés sont dans toutes les mémoires.

CLINIAS. – Oui, des philosophes et d’autres personnalités y venaient. Mais dis moi, le cratère dans lequel a été accompli le mélange du vin et de l’eau et qui est exposé à la vue de tous est particulièrement merveilleux.

BATHYCLES. – Et je crois que les motifs qui y sont représentés nous inspireront pour notre discussion.

CLINIAS. - Voyez-vous comme le scintillement des lampes semble faire bouger les personnages qui y sont peints.

BATHYCLES. - Ils illustrent je crois le thème de notre discussion de tout à l’heure.

PHEDRE. – Voudrais-tu Bathyclès, nous les décrire ?

BATHYCLES. – Avec plaisir. Sur la panse, tout autour du récipient, sont peints des chœurs divins, dont nos Muses. On reconnaît Calliope (ΚΑΛΙΟΠΕ) jouant d’un instrument près des quatre chevaux du char d’Héra et de Zeus avec son foudre. Devant les deux dieux se poste Uranie (ΟΡΑΝΙΑ). Derrière les chevaux du char de Poséidon et d’Amphitrite marchent Melpomène (ΜΕΛΠΟΜΕΝΕ), Clio (ΚΛΕΙΟ), Euterpe (ΕΥΤΕΡΠΙΕ) et Thalie (ΘΑΛΕΙΑ). A la tête du quadrigé d’Arès et d’Aphrodite s’avancent Stésichore (ΣΤΕΣΣΧΟΡΕ), Erato (ΕΡΑΤΟ) et Polymnis (ΠΟΛΥΜΝΙΣ).

CLINIAS. - S’agit-il du cortège nuptial de Thétis et Pélée ?

BATHYCLES. – Oui, des parents d’Achille. Le chœur divin fait tout le pourtour de l’objet. Parmi les dieux, il y a Dionysos. Il porte l’amphore d’or, son cadeau de noces. D’autres scènes sont dessinées en particulier consacrées à Pélée et son fils Achille, et à des exploits de Thésée comme la délivrance des jeunes Athéniens livrés au Minotaure...

PHEDRE. - ...Qui débarquent de leur bateau en composant un chœur alterné de sept jeunes filles et sept jeunes hommes conduits par Thésée qui joue de la lyre en se dirigeant vers Ariane.

BATHYCLES. – Ici, une scène place Dionysos au centre de l’action, sur son lit, couché près d’Ariane. Il est habillé comme un acteur, et porte sur sa tête une couronne de vigne. Il tient un thyrsos et près de lui pousse un plan de l’arbre à raisins. Ce cratère a été peint en l’honneur d’une victoire théâtrale d’un de mes ancêtres. Cette scène l’illustre particulièrement.

Sur le même lit que Dionysos est assise Ariane, affublée aussi d’habits de comédie. A leur gauche, Eros porte une couronne tendue vers une femme qui tient dans une main un masque de jeune fille. A droite du dieu de la vigne et à gauche de ce personnage trois acteurs sont debout. Celui à la gauche des spectateurs porte un masque. Celui de droite est déguisé en Heraklès, reconnaissable à sa massue et à sa peau de lion. Celui à sa gauche est Paposilène, facilement identifiable à son masque barbu et chauve, son vêtement en peau de chèvre et sa peau de panthère négligemment jetée sur une épaule. Il porte aussi une baguette. Ces trois acteurs, comme la Muse et les Satyres constituant le chœur, tiennent un masque dans leur main. Les satyres sont au nombre de douze, avec un meneur.

Ils ont les noms de citoyens athéniens qui le composaient. L'un d'entre eux accomplit une danse rythmée par un joueur de double flûte qui est assis de dos. Face à lui, Apollon avec sa lyre, montre le musicien de sa main droite.

BATHYCLES. – Mon aïeul est présenté tenant un rouleau de papyrus. Une lyre est dessinée près de lui. Vous le voyez assis sur l'une des cinq marches de l'autel surmonté d'un cercle solaire. Mais voici Calias, qui arrive ! Accueillons-le, tel qu'il le mérite !

CALIAS. – Je vous salue tous mes amis. Voilà une assemblée digne des rois ! Mais que vois-je Bathyclès ? Tu as invité une personne à laquelle je n'ai jamais eu la chance d'être présenté.

BATHYCLES. – Oui Calias et j'espère te faire d'autres surprises. Là d'où il vient, on voue un culte au feu et on suit les enseignements de Zoroastre⁴⁰. Il est lui-même prêtre, astrologue et médecin. Espérons qu'il nous accordera quelques bribes de son savoir, et nous bénira de sa sagesse. Si je vous ai tous invités pour fêter ma victoire, c'est non seulement pour vous offrir des mets que vos sens j'espère apprécieront, mais aussi pour nourrir votre âme. Mais pour cela, c'est chacun de nous qui devra apporter ce qu'il a de meilleur !

CALIAS. – Voilà qui est merveilleux ! Tu nous invites, et c'est nous qui devons apporter de quoi nous rassasier les uns les autres ! Moi mon âme est aujourd'hui malade. Je n'ai donc rien apporté. Je vous écouterai ! Et puisque ton ami est médecin peut-être pourra-t-il me guérir !

BATHYCLES. – Si cela te convient, tu te places ici Calias. Si ton âme est malade, je sais que ton corps ne l'est pas et qu'il te faut être bien placé pour apprécier à leur juste valeur les plats que je vous propose et les spectacles.

On administre à tous les invités les honneurs d'un banquet prometteur. Dans des cruches aux parfums de fleurs, un premier vin est proposé ainsi que de l'eau froide douce et pure. Au milieu, où l'autel est couvert de fleurs, de l'encens diffuse un parfum sacré. Des pains blonds sont servis et une table avec une abondance de fromage et de miel. Le chant résonne dans la demeure ainsi que la joie et la fête. Le repas fini, on enlève les tables, puis on fait les libations et le chant du péan. On boit le vin mélangé dans le cratère. On chante en chœur ou à tour de rôle avec ou non une lyre ou un autre instrument, accompagné de musiciens si nécessaire. On porte des toasts, jusqu'au moment de la discussion.

PHEDRE. – On dit qu'au début d'un banquet le lit semble petit pour deux, puis que celui-ci grandit jusqu'à qu'on y soit tout à fait à l'aise. Seulement il est certain qu'un lit ne s'étend pas de bonheur, mais que nous, sous l'emprise du vin et des plaisirs, nous faisons tomber bien des barrières.

CALIAS. – Bathyclès, quelles sont donc ces jeunes filles qui nous apportent des mets avec tant de grâce.

BATHYCLES. – Il s'agit des danseuses qui exécuteront pour nous quelques pas tout à l'heure.

CALIAS. – Elles sont d'un charme immense. Quel va donc être notre sujet de conversation cher Bathyclès ? Allons-nous parler de l'Amour comme le fit jadis si bien Socrate ?

BATHYCLES. – Nous avons convenu avec Phèdre et Clinias, que nous allions discourir sur l'Art poétique.

CLINIAS. – Lorsque nous marchions vers ce festin que notre hôte a tout fait pour rendre fabuleusement agréable, Phèdre me disait que les Muses peuvent rivaliser de beauté avec Aphrodite.

CALIAS. – Ah bon ? Eh bien voilà ! Je suis curieux en effet de voir en quoi. De quoi parliez-vous exactement ? Vous faites sourire nos charmantes Naïades.

40 Son pays d'origine est l'actuel Iran.

CLINIAS. – Si le thème était l'Art poétique, nous avons seulement eu le temps d'invoquer les Muses !

CALIAS. – Quoi, pendant tout le chemin ? Ont-elles mis tant de temps à répondre à votre requête ?

CLINIAS. – Mais qui peut se targuer de les connaître toutes parfaitement ?

CALIAS. – Pas moi assurément.

BATHYCLES. – Avant d'entamer cette conversation, laissez moi vous présenter quelques danses, chants et musiques qui vous raviront je crois, en particulier toi Calias...

Des danseuses entrent dans la salle jouant une pantomime rythmée par des musiciens et des voix. Elles décrivent des tableaux vivants. Les convives sont absorbés par la lascivité des danseuses et par leur beauté accentuée par l'arrangement de leur tenue de gazes transparents qui enlumine leur visage aux traits juvéniles, leur sourire qui s'illumine des replis de leurs lèvres sanguines, leur peau de lait et leurs grands yeux noirs. C'est d'abord Pan, le dieu champêtre qui danse avec trois Nymphes en jouant de la double flûte. Un couple de jeunes bergers les rejoint, puis les Charites. Une pastorale se joue. Puis on laisse la place à un hymne à la gloire des dieux de l'Olympe. Les vers y sont particulièrement recherchés et solennelles, et la musique d'une grande virtuosité. Une nouvelle danseuse s'approche, plus frêle et jeune que les autres, avec une coupe en argent qu'elle pose sur le sol afin d'accomplir des contorsions multiples. Elle se place doucement au dessus, et malgré l'exiguïté du support se tient tout entière sur le bord des lèvres de l'objet. Les spectateurs applaudissent. La jeune fille lève la coupe et offre d'en boire le liquide dont aucune goutte n'a débordée. Les autres danseuses tendent alors des instruments aux convives qui poursuivent les chants commencés.

Les trois chœurs, Aphrodite et les Charites

PHEDRE. – Certains des invités ont de multiples talents et savent tout à la fois jouer de la cithare, de la lyre et de la double flûte. Moi je préfère me faire accompagner de ces instruments.

CLINIAS. – Les danses ont fait oublier à quelques-uns leur âge avancé. Je crois que le nombre de nos années nous fait d'autant mieux apprécier de telles prouesses, et que nos expériences nous placent en bons juges. La dernière était particulièrement bien conduite.

PHEDRE. – Tout à l'heure, Clinias, tu parlais des chœurs.

CLINIAS. – Oui, les Muses constituent le premier d'entre ceux de la Cité. Si vous le souhaitez, je me propose de vous parler des trois sortes de chœurs : celui des Muses et des enfants, rapidement puisque je ne veux pas me répéter devant Phèdre, celui des jeunes hommes sous le patronage d'Apollon le dieu de la Lumière, des arts, de la Divination ... et pour ceux qui ont de trente jusqu'à soixante ans, celui sous l'égide de Dionysos, la boisson leur servant d'exutoire pour apprendre à vivre dignement, même dans le plaisir et le laisser-aller. Les plus vieux, n'étant plus capables de supporter la fatigue du chant, sont réservés pour conter des histoires relatives aux dispositions morales dont les chants des autres sont l'expression.

BATHYCLES. – C'est parfait Clinias, et l'on ne peut qu'approuver cela. Phèdre a accueilli ton prélude avec admiration; exécute à présent ton morceau. Elle sera parfaite et brillante, à ce que je vois, la façon dont vous me rendrez le festin spirituel que je vous offre. A toi Clinias de parler tout de suite

CLINIAS. - Si les chœurs humains se constituent tout d'abord de façon spontanée, ils doivent être dirigés ensuite en harmonie. Pour les jeunes, l'éducation est de vivre dans le chœur que par leur propension à gesticuler ou exprimer leur voix ils créent, accompagnés par les Muses. Elles donnent aux hommes de tous les âges le sentiment du rythme et de l'harmonie dans son alliance au plaisir, union qui sert à les animer et à mener les chœurs, à former entre eux une chaîne dont les instruments sont le chant et la danse : ce qui est appelé un 'choeur', nom qui vient de la 'cordiale' allégresse qui le caractérise.

BATHYCLES. – Si les Muses sont particulièrement belles, leur beauté est beaucoup plus pudique, plus cachée que celle d'Aphrodite.

PHEDRE. – Mais elles sont plus nombreuses !

CALIAS. – Il est vrai que les artistes ne les représentent jamais dans de simples atours !

CLINIAS. – Si Aphrodite est lumineuse et superficielle, les Muses sont plus profondes, et leur beauté naturelle sans doute un peu plus cachée, quoique celle-ci ne se résume pas aux charmes de leur corps, mais surtout à la grâce de l'esprit, et aux rythmes qu'elles inspirent. N'oublions pas qu'elles agrémentent le banquet des dieux sur le mont Olympe, accompagnées d'Apollon qui dirige leur chœur, de Désir et des trois Charites⁴¹, représentantes de l'Harmonie et de l'Abondance. Les Charites sont souvent décrites dans les hymnes orphiques, pleines de félicités, mères des délices, adorables, bienveillantes et pures, aux beautés de toutes couleurs, désirables, aux visages de calice, dispensatrices du bonheur. Du moins ce sont quelques qualificatifs que l'on trouve employés à leur égard.

41 Les Charites (en grec ancien Χάριτες), sont assimilées aux trois Grâces par les romains.

BATHYCLES. – Selon moi, les Charites ont une signification des plus importantes. Elles sont l'harmonie même. Leur beauté et leur richesse sont sans limites. Le cercle qu'elles forment n'admet aucune laideur. Athènes est faite sur ce modèle où la richesse toujours en mouvement éclot telle une fleur où chacune des parties a son importance. Chez les Charites, l'une prend, l'autre garde et la troisième donne. Ce flot ne doit en aucun cas être interrompu. Comme dans le corps humain où il est nécessaire que le chaud et le froid s'équilibrent, il faut qu'aucune des trois ne dépasse ou soit surpassée par les autres. Elles sont d'égales grandeur et beauté et rien ne les distingue si ce n'est leurs gestes. Elles forment une ronde merveilleuse dont nous devons tous nous inspirer. Le chant et la danse de ce chœur donnent tous les plaisirs et rendent celui qui les contemple non seulement rassasié et plein de bonheur mais plus élevé, digne et intelligent.

CALIAS. – Voilà de nouvelles concurrentes d'Aphrodite ! Comme si celle-ci n'avait pas été assez tourmentée par le choix de Pâris qui l'a distinguée elle plutôt qu'Athéna ou Héra ! Malgré que ses adversaires soient plus nombreuses, les Muses étant neuf et les Charites trois, je la crois toujours meilleure, même si elle est unique. Rares sont ceux qui ne l'invoquent pas régulièrement. Évidemment, les autres déesses possèdent aussi des qualités indéniables ! Surtout les Charites, beaucoup moins sévères dans leur allure que les Muses.

BATHYCLES. – Les Charites personnifient la vie dans toute sa plénitude. Comme toutes déesses et tous les dieux, elles sont éternellement jeunes et belles. Euphrosyne figure le bonheur à son paroxysme, l'allégresse, la joie de vivre que l'on ressent dans un banquet. Thalie incarne l'abondance, la surabondance, le trop-plein de vie qui se prodigue comme un don. Aglaé, ou Pasithée est la beauté dans ce qu'elle a de plus éblouissant : la splendeur. Ensemble elles symbolisent la vie festive et intensive faite de dépenses, de partages et de plaisirs. Vous, mes invités, êtes une *charis*, une grâce, une gratification. Athènes est fondée sur le don (*charitsomai*), le partage et la capacité à recevoir intensément et véritablement. Ce que je m'évertue à faire ; car votre présence est une bénédiction de chaque instant et rayonne bien au-delà de ce que mon cœur peut contenir. Ma joie est grande de vous avoir près de moi. Regardez autour de vous ces jeunes gens qui vous écoutent et mêlent leurs œillades amoureuses entre eux au plaisir de nous servir. Pour eux, tout est jeu. Rien n'est laissé de côté et nous finirons plus que rassasiés avec la conviction que demain sera encore meilleur. Il n'y a nulle part ici où le doute puisse se poser, car l'expérience nous le montre.

CALIAS. – Je crois que les dieux eux-mêmes ont été invités à ce banquet. J'en vois certains dans les visages qui nous entourent.

BATHYCLES. – Vous l'avez compris, le chœur des Charites me tient particulièrement à cœur.

CLINIAS. – Si les chœurs sont présents dans toutes les formes de la Cité, c'est en particulier dans les banquets qu'ils sont réunis et trouvent leur juste épanouissement. Pour les adultes cela se fait avec le dieu du vin, mais les Muses et Apollon sont aussi présents.

CALIAS. – Comme c'est le cas aujourd'hui !

CLINIAS. – Pour les plus âgés, la principale nécessité est la connaissance de la réalité imitée, de quelle manière cette imitation est correcte et ce qui lui vaut d'être bonne et utile. Les plus vieux président donc aux banquets, les règlent et les préparent. Rythmes, Harmonie en union au Plaisir sont à l'essence du chœur, et par là même de toute la Cité. Dans les banquets, le rassemblement de la société se trouve cristallisé par la jouissance de tous les sens dans un moment précis, et rythmé par les trois sortes de chœurs. Le plaisir est toujours le maître d'œuvre.

CALIAS. - C'est pour cela qu'Aphrodite est dite siégeant auprès de Dionysos le dieu du vin, aimant les festins et nuptiale compagne de la table des dieux.

CLINIAS. – Éros, revêtu de la chlamyde de pourpre, son fils qui lance ses flèches à tous vents, est aussi là, lui qui est la puissance primordiale qui permet l'engendrement du monde à partir de la terre et du ciel. Il est le lien entre les dieux et les hommes. Dans les banquets, tous les ingrédients sont réunis pour que de nouveaux chœurs se forment : le vin, la nourriture, les parfums, les dialogues, les dithyrambes, la musique et les chants avec des danses et des imitations diverses. Ils commencent le jour et se poursuivent le plus souvent la nuit, moment où levant son emblème, la flamme d'une torche nocturne, l'Étoile du soir danse en tournoyant sur la pointe des pieds, ses pas bondissants à la ronde: astre compagnon des amours, veillant aux ébats des noces où se tressent les chœurs.

CALIAS. – Aphrodite n'est-elle donc pas la véritable meneuse des chœurs ?

CLINIAS. – Certains mythes font remonter toutes choses à Eros, comme je viens de le dire. Mais Aphrodite a de nombreux noms. Il y a tout d'abord celle que décrit Hésiode avec pour :

« ...lot qui est le sien, aussi bien parmi les hommes que les Immortels, les babils de fillettes, les sourires, les piperies ; c'est le plaisir suave, la tendresse et la douceur. »⁴²

On en distingue une céleste et une vulgaire. Pour chacune des deux séparément il existe des autels et des temples, et des rites qui pour la 'vulgaire' sont pleins de relâchement mais purs pour la céleste. On peut conjecturer que la première fait aimer le corps et l'autre l'âme, l'amitié et les belles actions.

PHEDRE. – Sans doute en existe-t-il une troisième qui comprend toutes choses et ainsi nous les fait aimer.

BATHYCLES. – Connais-tu des temples qui lui sont consacrés ?

PHEDRE. – Peut-être y en a-t-il. La deuxième Aphrodite dont a fait allusion Clinias lui ressemble sans doute... Afin de savoir à quoi les mystères lui étant dédiés pourraient s'apparenter, inventons-les !

CALIAS. – Quelle serait sa physionomie ? Peux-tu nous la décrire en inventant sa représentation ?

PHEDRE. – Son allure serait droite, probe, imposante. Implacable et juste son regard foudroierait la médiocrité tout en étant compatissant. Son œil droit aurait la puissance de la lumière du soleil, et son gauche la douceur de celle de la lune. Les deux seraient larges et bridés, comme dans les représentations égyptiennes, car ils verraient tout. Sa bouche serait entrouverte afin de communiquer aux hommes le souffle divin et exprimerait un sourire qui embrasserait tout de sa clarté ; le sourire qui est assurément l'un des attributs de la sagesse. Son visage serait rond et sa peau d'une pureté de lait, car elle connaîtrait toutes choses mais ne serait souillée par aucune. Tout son corps serait parfaitement proportionnel et obéirait aux lois universelles. L'univers tout entier serait en elle schématisé et contenu. En son cœur toutes les planètes logeraient et de son ventre jailliraient la terre et le ciel.

CALIAS. – Cette déesse serait donc plus grande que Zeus, que la Terre et le Ciel même ? Quel sacrilège ! Est-ce le vin qui te fait perdre la tête ? Si tes paroles venaient à sortir de ce cercle d'amis tu pourrais te retrouver banni d'Athènes pour impiété. Mais nous savons que ce n'est qu'imagination et que nous nous amusons.

PHEDRE. – Je te connais libre et courageux Calias. Et tes railleries nous le montrent bien.

BATHYCLES. – Pour ma part, je pense que les divinités ne sont pas là pour opprimer les hommes mais leur montrer la voie de la liberté. C'est pour cela que je les invoque. L'important c'est que nous-même devenions divins, ou au moins humains, que nous approchions, contemplions et devenions la part divine qui est en nous. La philosophie est là pour nous y guider.

42 *Théogonie*

CALIAS. – Je suis d'accord avec toi. Si cette divinité peut nous conduire à cela, Aphrodite est vraiment la plus grande.

CLINIAS. – Je vois que tu gardes ton opinion, et que rien ne vient t'en éloigner. Cette déesse a en effet beaucoup de qualités.

CALIAS. - N'est-ce pas ! Allons-nous te voir, Clinias, parmi ses fidèles ?

CLINIAS. – Encore faudrait-il que j'en connaisse les rites !

CALIAS. – Et oui Phèdre, quels sont donc les hommages qui lui seraient rendus ?

PHEDRE. – Je connais un temple particulièrement joli qui se trouve dans un bois sacré. Son toit rond est tenu par des piliers et en partie par trois murs. Le reste est ouvert sur l'extérieur. A l'intérieur il y a seulement un autel et assez de place pour une vingtaine de personnes. Sur celui-ci un feu est continuellement entretenu par le voisinage. Des vases et des offrandes sont posés à ses pieds. Ce temple est entouré d'escaliers. Il est construit sur une petite île artificielle que l'on aborde par un pont en bois. Je ne connais pas la divinité à laquelle cet endroit est consacré. Mais pour notre déesse, j'imagine un temple construit de cette façon, gigantesque, couvert de fastes, avec d'immenses appartements attenants où logeraient les vierges entretenant le feu sacré, des astrologues, des médecins, des prêtres... On y ferait des dévotions particulières à la pleine lune. Une fois dans l'année une fête serait donnée en son honneur. Un long défilé mené par les officiants traverserait la ville pour rameuter les habitants en une foule joyeuse animée au son des instruments : les flûtes⁴³, les tambourins, les chants et autres. Chacun devrait amener des offrandes afin qu'un immense banquet soit donné après la liturgie. Arrivée au temple, la foule participerait à une cérémonie et accompagnerait les chœurs autour de l'autel. Une procession précédée par des jeunes filles couvertes de fleurs viendrait déposer sur l'autel des objets de culte en or et pierres précieuses. Des enfants joueraient de leur voix et un chœur d'adulte entonnerait des chants alternés. Un prêtre invoquerait la divinité jusqu'au moment du mystère de la révélation. Puis tous iraient rejoindre l'emplacement du banquet au milieu de spectacles donnés non pas dans des théâtres mais sur des tréteaux ou des chariots comme cela se faisait autrefois. Chacun partagerait les offrandes qu'il a apportées et l'ensemble du banquet serait l'apanage de l'organisation d'un bienfaiteur désigné chaque année par la foule. Il n'y aurait aucune viande animale car la puissance de cette divinité l'interdirait, celle-ci connaissant toutes choses et en cela ne pouvant supporter que l'on fasse du mal à quelques êtres que ce soit. Ce banquet qui commencerait au coucher continuerait toute la nuit jusqu'au matin où une nouvelle cérémonie aurait lieu. Les notables prendraient la parole pour des discours où ils proposeraient des actions pour les mois de l'année à venir afin de donner à chacun des occupations ou leur promettre qu'ils pourront continuer celles qu'ils ont déjà sans être dérangés.

CALIAS. – Cela me semble un programme intéressant.

CLINIAS. – Je reconnais en toi le grand poète qui sait par les mots recréer la réalité. C'est un palais chimérique que tu nous as construit en empruntant de-ci et de-là. Tu te sers de tes talents d'orateur.

CALIAS. – Phèdre, on dirait qu'une divinité t'a inspiré. Et si nous ne voulons pas avoir de procès pour invocation de faux dieux, ou de dieux nouveaux, revenons-en à notre sujet.

43 La double flûte est appelée *aulos* en grec.

Le chœur d'Apollon

CLINIAS. – De toutes les façons Phèdre est suffisamment bon orateur pour ne pas être impressionné par qui que ce soit. Pour en revenir aux chœurs, après celui des Muses, le second est consacré à Apollon. Né dans l'île grecque de Délos⁴⁴, il est le fils de Zeus et de Lété. Il est le dieu de la Poésie, de la Musique, de l'Éloquence, de la Médecine et des Arts. Il a son ascendant sur les Nymphes qui demeurent pour lui dans les antres de la terre, nourries par le souffle de la Muse pour produire un oracle divin, ouvrant le passage aux sources des eaux spirituelles. Ces sources jaillissent de la terre, forment toutes les rivières et proposent aux mortels l'effusion continue de leurs douces ondes. Voulez-vous que je vous parle des Nymphes ?

PHEDRE. – Oui, et je crois que tous nous sommes d'accord.

CLINIAS. – Les Nymphes, filles d'Océan, vivent à la naissance des cours d'eau et dans des grottes. Elles sont associées à presque tous les personnages mythiques dont je vais peut-être parler. Ce sont à deux d'entre elles, à Adrastéia et Idè, et à des Courètes⁴⁵ que la mère de Zeus le confie enfant pour qu'elles l'élèvent loin de son père Cronos afin de l'en protéger. On les dit habillées de rosée, aux pas légers, à l'odeur douce, vêtues de blanc, fraîches comme les brises, amies des animaux domestiques et sauvages, riches de fruits lumineux.

PHEDRE. – Lors de notre discours préliminaire, sur le chemin menant à notre si précieux ami, tu disais que les Muses étaient à l'origine des Nymphes.

CLINIAS. - Peut-être parce que l'on peut aussi les associer aux sources qui coulent sans jamais se tarir. Les Nymphes élèvent Dionysos, et beaucoup d'entre elles sont les amantes d'Apollon. Les grottes où elles vivent en particulier communiquent entre le ciel et la terre, et de nombreux mystères se déroulent dans leurs cavités, car c'est de Terre et de Ciel étoilé que naissent les immortels. Nous avons une description d'un de leur lieu d'habitation lorsque Homère dépeint l'ancre d'Ithaque. A l'entrée du port, un olivier, arbre d'Athéna et donc de la sagesse, déploie son feuillage tout près d'une grotte aimable et sombre consacrée aux Nymphes qu'on appelle Naïades. On y trouve des cratères, des amphores à deux anses, en pierre, où les abeilles font leur miel, et des métiers où les nymphes tissent. On y voit encore des sources jamais taries. Cet ancre a deux entrées. Par l'une, du côté de Borée, peuvent descendre les hommes. L'autre, du côté de Notos, est réservée aux dieux. Les hommes ne passent point par là, c'est le chemin des immortels. Comme vous le savez, les amphores à deux anses sont des récipients qui portent l'eau ou le vin, et les cratères sont ceux où on mélange ces deux breuvages ; mais selon Homère, les abeilles y font leur miel à l'intérieur. Elles représentent cette frénésie du rythme qui crée le miel. Les Nymphes tissent sur leurs longs métiers de pierre des étoffes teintes à la pourpre de mer qui sont les histoires que l'on aime raconter et qui sont une merveille pour les yeux. Ce sont des antres humides que naissent les sources.

PHEDRE. – N'est-ce pas les pythagoriciens, et après eux Platon, qui appellent le monde un ancre et une caverne ?

CLINIAS. – Oui en effet. Peut-être verrons-nous pourquoi.

BATHYCLES. – Mais revenons-en à Apollon, puisqu'il est le guide du second des trois chœurs que nous avons établis.

44 Îlot grec où se trouvent le trésor et le siège de la première confédération maritime athénienne (Ve siècle av. J.-C.).

45 Les Courètes exécutent des danses guerrières bruyantes autour du berceau de Zeus pour empêcher Crônos de l'entendre.

CLINIAS. – Il s’unit avec certaines Nymphes et même Thalie avec qui il donne naissance aux Corybantes qui forment un autre chœur divin. Dans un hymne orphique, il est décrit comme contemplant l’éther infini, et à travers le crépuscule, la terre riche. Dans le repos de la nuit et l’obscurité aux yeux d’étoiles, il scrute les racines de la terre et tient les limites du cosmos. Le commencement lui appartient de même que la fin. Il fait tout fleurir. De sa cithare très sonore il accorde les pôles du monde, allant tantôt à l’extrémité de la note la plus aiguë, tantôt à la plus grave. Socrate confie à Apollon, le dieu de Delphes, le soin de faire les plus importantes des lois, celles qui concernent la construction des temples, les sacrifices aux dieux et aux héros, l’ensevelissement des morts, et les cérémonies qui rendent les Mânes propices. Il guide la Cité et les hommes, assis sur l’Omphale du sanctuaire de Delphes.

L’ETRANGER. – Qu’est-ce donc ?

PHEDRE. – Un bloc conique encadré de deux aigles d’or, se trouvant à Delphes, et marquant le centre de la terre. C’est en cet endroit que deux aigles lancés par Zeus, l’un de l’extrémité Est et l’autre de l’extrémité Ouest du monde, se rencontrèrent.

CLINIAS. - Apollon amène dans les cœurs le goût de l’harmonie et l’horreur de la guerre civile. Les Muses qui l’accompagnent quelquefois représentent cette harmonie de la Cité bercée par le son de sa lyre. Les griffons, à la tête d’aigle et au corps de lion ailé, gardent ses trésors dans le pays des Hyperboriens vivant sous un ciel toujours pur qui se trouve en ou au delà de la Scythie⁴⁶. C’est dans cette contrée qu’est née la mère du dieu, et où celui-ci se rend régulièrement. Ses trésors sont illimités, et les Muses, ses compagnes, savent louer par des rythmes variés son foisonnement infini. Quelquefois les artistes représentent Apollon accompagné d’une biche, d’un corbeau, conduisant un char attelé de cygnes qui l’amènent chez les Hyperboriens. Ces cygnes sont apportés par Zeus à sa naissance avec une mitre d’or et la lyre.

PHEDRE. –

« Apollon orné d’une chevelure et d’une

lyre d’or, et qu’ils l’envoient voituré

par des cygnes vers l’Hélicon, pour

y danser avec les Muses et les Grâces. »⁴⁷

CLINIAS. - D’autres disent que c’est Hermès⁴⁸, son demi-frère, qui lui offre la lyre, instrument qu’il a inventé, et apprend aux premiers hommes sauvages l’art du chant et de la palestre. Apollon symbolise aussi l’harmonie, comme la lyre à sept cordes qui est son attribut principal. Il est l’amant de toutes les Muses, ces déesses pures aux mille couleurs.

PHEDRE. – Apollon est un dieu d’une grande finesse. Le spectre de cet éclat est infini et se déploie en autant de lumières qu’il y a de reflets brillants du soleil sur toutes les étendues des eaux. Il est l’expression de l’astre qui éclaire toutes choses : la sagesse, de même que la beauté fabuleuse dont on le dit pourvu et qui émane de tous ceux qui lui vouent un culte.

CALIAS. – Existe-t-il un seul Apollon ou plusieurs ?

PHEDRE. – Comment ? Quel est le fond de ta pensée ?

CALIAS. – Il y a quelques années de cela, mes nombreux voyages m’ont amené dans un village, lors d’une fête donnée en l’honneur de ce dieu. Je logeais chez une femme à qui je proposais en

46 Dans la géographie de la Grèce ancienne, cela correspond au pays au nord de la mer Noire : du Danube au Don.

47 Sapphô

48 Dieu notamment de l’Éloquence et du commerce, fils de Zeus et de Maia et donc demi-frère d’Apollon.

signe de reconnaissance de venir à Athènes, pour quelques temps, chez moi. Je fus très surpris de constater, que celle que j'avais vue si dévote envers Apollon dans son village, regardait toutes les images athéniennes de ce dieu sans plus d'intérêt que toutes les autres représentations. Le jour où elle remarqua qu'on lui donnait le nom d'Apollon, elle en fut très surprise, car il ne ressemblait en rien à la dévotion qu'on lui vouait en sa terre. Y aurait-il autant de dieux qu'il y aurait de dévots ?

PHEDRE. – Il existerait donc de multiples Apollon ?

CALIAS. – Comme plusieurs Aphrodites ! Il en est de même pour tous les autres dieux, tous des différentes facettes d'un même joyau.

BATHYCLES. – Tels les reflets du soleil sur l'eau.

PHEDRE. – Ou l'eau d'une fraîche rivière dont nous ne buvons que ce que peut en contenir nos mains, mais qui jamais ne s'interrompt de verser des quantités infinies de ce liquide de vie.

CLINIAS. - Pour en revenir à notre dieu : Orphée, autre joueur de lyre, refuse de vouer un culte à Dionysos préférant continuer avec Apollon, ce qui rend furieux le dieu du vin et les Ménades. Il est écrit qu'Orphée considère Hélios⁴⁹ auquel le fils de la Muse donne le nom d'Apollon comme le plus puissant des dieux, et qu'il se lève la nuit et gravit à l'aube le mont appelé Pangée pour s'y poster face à l'orient pour que la première chose qu'il voit soit le soleil. Cependant de nombreux hymnes orphiques sont consacrés à Dionysos. Certains parlent même de la participation d'Oïagros, le père d'Orphée qu'il a conçu avec une Muse, à un concours musical institué par Dionysos à la mort de Staphylos. Il le gagne et reçoit le premier prix qui est un cratère tout en or, lourd d'un vin vieux bouqueté, contenant en ses flancs d'innombrables mesures et débordant sur le sol d'une liqueur de Lyaios âgée de quatre années. Ce vase est décrit comme étant un chef-d'œuvre de l'Olympe, travail d'Héphaïstos que jadis Cypris remet à son frère Dionysos. Apollon, dieu de la Musique et des Arts en général et amant des Muses, est honoré par le théâtre de la même manière que Dionysos qui est à son origine. Ce sont aussi deux demi-frères, ayant le même père. Alors qu'Apollon conduit le chœur de la Cité en harmonie, face à lui, Dionysos symbolise l'étranger, l'avènement de l'incontrôlable et de la folie, contraire à une communauté réglée, mais qui occupe une place importante dans la société grecque même si ce ne fut pas toujours le cas. Venons-en donc au troisième chœur et celui qui le mène.

49 Apollon est le dieu du soleil, de la lumière et des arts. Hélios (Ἥλιος / Hélios) est la personnification même du soleil et donc généralement considéré comme une divinité à part entière.

Le thiasse dionysiaque

CALIAS. – Comme le dit l’adage : « Mon ami, en quoi cela concerne-t-il Dionysos ? » Chanter ce que l’on nomme les scolies, lorsque le cratère est sur la table et que les couronnes que le dieu pose sur nos fronts en signe de libération se distribuent, peut se concevoir ; mais se livrer en buvant à des discussions pédantes, ce n’est ni concevable ni digne d’un banquet !

BATHYCLES. – Tu apprécies, Calias, de t’amuser de nos discours. Peut-être voudras-tu donner ton avis sur la question ?

CALIAS. – En vérité, Bathyclès, je goûte ces mots comme un bon vin. Suis-je déjà sous l’emprise de Dionysos, dont Clinias va maintenant parler ? Sans doute certains d’entre vous connaissent une anecdote sur Thalès que je vais conter pour les autres. Une personne décide d’offrir une coupe au plus sage des hommes. Celle-ci est donnée à Thalès qui la transmet à un autre. Après avoir fait le tour des sages elle revient à notre philosophe qui en fait finalement don à Apollon de Didyme. Si j’accepte la coupe que tu as donnée à Clinias qui nous en verse le liquide dans la bouche avec tant d’attention, goutte à goutte sur nos lèvres, je crois que je serai obligé de lui rendre tout de suite. Écoutons-le, et abreuvs-nous du nectar de ses paroles.

CLINIAS. – Merci Calias. C’est en effet pour nous tous que je fais cela. Nous l’avons vu, les chœurs dionysiaques sont à l’origine même du théâtre grec. Dionysos symbolise le besoin de mouvement propre à l’homme. C’est dans des parades et chorales dionysiaques que le théâtre naît, comme je l’ai dit. L’origine de ces mouvements vient donc de la nécessité que l’être humain, et en particulier les jeunes, a de bouger, et comment cela peut être utilisé pour créer un chœur harmonique. Dans les fêtes du dieu du vin tous ces éléments sont réunis. On se déguise, par exemple en animaux, en Satyres, on imite des personnages mythologiques, ou de la vie coutumière, politiques ou autres, comme dans les anciennes pièces comiques, où le merveilleux côtoie les satires de personnages de la Cité. Dans les fêtes dionysiaques, on danse, on chante afin d’accomplir l’effet de catharsis propre au théâtre et à de tels rites. La catharsis est un élément important. Mais au fur et à mesure que cette Cité se constitue, le théâtre devient moins libre et la fonction du chœur, au départ unique, diminue. A Athènes, les fêtes célébrées en l’honneur de Dionysos prennent une ampleur de plus en plus grande, avec les Lénéennes et les Grandes Dionysies etc. Notre ami étranger a-t-il assisté aux dernières Grandes Dionysies ?

L’ETRANGER. – Oui. Mais je dois avouer que si j’ai été subjugué par la magnificence de ces fêtes, je n’ai pas compris leur signification. J’ai vu la sainte Athènes et sa place brillante de gloire et de magnificence, les couronnes de violettes, l’offrande des fleurs printanières comme les roses, le poète qui s’avance en disant un hymne éclatant vers le dieu couronné de lierre ; les voix retentissant, mêlées aux accords des flûtes.

BATHYCLES. – Les chœurs font résonner les louanges à Sémélé ceinte d’un gracieux bandeau. Les Grandes Dionysies sont en plusieurs parties : le *proagon*, la procession ou *pompè*, le concours dithyrambique, le *cômos* et les représentations dramatiques. Le *proagon* est le moment où l’on présente les troupes tragiques, leurs poètes et les pièces. Durant la procession, on transporte une statue de Dionysos dans un cortège constitué des magistrats, des prêtres, des chevaliers, des citoyens, des éphèbes, des hommes déguisés en Silènes et en Satyres accomplissant des danses autour de la statue et des canéphores : de jeunes filles des familles les plus importantes portant dans des corbeilles des présents de toutes sortes, tout cela au milieu des parfums et de l’encens.

CLINIAS. - Il est dit que les premières à enseigner le rite sacré des fêtes dédiées à Dionysos, Perséphone, Calliope et Apollon, sont les divinités marines : les Néréides qui sont au nombre de cinquante. Ce sont des Nymphes qui dansent dans les profondeurs et suivent les chemins liquides ; elles sont les filles de Nérée, qui est dit être à l'assise de la mer, à la limite de la terre et à la source de tout, et de Doris, sa femme. Elles vivent dans le palais bleu de leur père et dansent parmi les vagues.

L'ETRANGER. – J'aimerais beaucoup, Clinias, que tu parles plus précisément de Dionysos. C'est un dieu important pour les Grecs, n'est-ce-pas ?

CLINIAS. - Dionysos est supposé avoir apporté le vin en Grèce. Les artistes le représentent avec une vigne poussant près de lui, dans les différents moments de sa vie, par exemple enfant porté par Silène ou chevauchant une panthère vers l'Orient, vers l'Indus je crois. Parmi ses attributs, il y a le thyrsos qui est un bâton surmonté d'une pomme de pin. Il porte aussi une couronne de vigne sur la tête.

L'ETRANGER. – Quelle est la généalogie de Dionysos ?

CLINIAS. - Il est le fils de Zeus et Sémélé. Sémélé est la fille d'Harmonie et de Cadmos. Harmonie elle-même est l'enfant d'Aphrodite et d'Arès. Quant à Cadmos, il est le fondateur de Thèbes, ville célèbre, située entre le mont Parnasse et le mont Hélicon, Delphes et Athènes, et qui domine une grande plaine couronnée de magnifiques monts. Harmonie et Cadmos ont quatre enfants : Autoon, Sémélé, Ino (Ino est la femme d'Athanas, les deux étant les premiers précepteurs de Dionysos) et Agavé qui donne naissance à Penthée qui règne sur Thèbes. Une version des Orphiques, poètes qui se nomment ainsi chantres d'Orphée, racontent qu'à cause d'Héra et des Titans, et grâce à Athéna, Zeus réussit à donner une seconde naissance à Dionysos. Une autre légende rapporte qu'il est le fruit de l'hyménée entre Zeus et une mortelle : Sémélé, qui disparaît en le voyant dans toute sa splendeur. Dionysos est alors couvé par son père qui le place dans sa cuisse. A sa naissance, il est recueilli par un couple royal ; mais Héra s'en apercevant le punit. Puis les Nymphes du mont Hélicon le gardent sous leur protection. Ensuite c'est Ino, la fille de Cadmos qui le protège avant que le jeune adolescent soit confié aux soins de Mystis sa servante qui devient l'initiatrice des mystères dionysiaques. Puis le dieu est protégé par la mère de Zeus : Rhéa. A l'intérieur de la demeure divine, les lestes Corybantes entourent Dionysos de leur ronde nourricière. Ils choquent leurs épées et par des coups alternés frappent leurs boucliers en faisant virevolter le fer pour cacher les enfances du dieu. Et le garçon grandit, comme son père, en écoutant les mêmes sons de boucliers des Corybantes lorsque Zeus enfant est caché de Cronos.

BATHYCLES. – Certains disent qu'Orphée serait l'inventeur des mystères de Dionysos, alors que d'autres affirment qu'il refuse ces mystères lorsque le dieu du vin envahit la Grèce et que ce dernier, comme nous l'avons dit, lui envoie, belliqueux, ses Ménades. Qu'en penses-tu Clinias ?

CLINIAS. - Les mystères orphiques accordent une large place à Dionysos. Même s'il est réputé être un dieu étranger, venu de Lydie, ayant traversé la Phrygie, la Perse aussi, avant d'arriver en Attique. Comme nous l'avons dit, certaines de ses fêtes sont à l'origine du théâtre en Grèce. On attribue une grande sagesse à son père adoptif : Silène. Il est le tuteur de Dionysos et plus tard son compagnon de cortège. Il est considéré comme le détenteur de la Vérité qu'il dispense sous la forme de devinettes. Il représente la force vitale. Il est à moitié chauve, à demi-nu et toujours saoul. Il accompagne Dionysos, avec les Satyres, les femmes de Tmolos jouant des tambours et de la flûte, et les bacchantes. Orphée a démontré que Dionysos et le Soleil sont un seul dieu, et décrit ses ornements et son costume lors des fêtes données en son nom. Il porte un manteau de pourpre et de feu, sur son épaule droite un habit qui rappelle les astres magnifiques et le ciel sacré. Dessus, une ceinture d'or resplendissante est nouée autour de sa poitrine. Elle symbolise le puissant soleil

lorsqu'il va, brillant, s'élançant des extrémités de la terre et frapper de ses rayons d'or les ondes de l'océan, sa splendeur infinie se mêlant avec la rosée, faisant briller devant le dieu la lumière en tourbillons et sous sa poitrine la ceinture de l'océan. Il est aussi décrit rugissant, lançant le cri de joie « évohé », avec deux cornes, à la face de taureau, couvert de lierre, paré de raisins et d'un péplos de feuillages. Mystis, donc est considérée comme la première dispensatrice des cérémonies dionysiaques et de leurs mystères. Élevée par Cadmos, le dieu fleuve, pour être la chambrière de sa fille Inô, elle reçoit de cette dernière le dieu du vin qu'elle a sevré pour qu'elle continue à l'élever. C'est Mystis qui la première joue de l'instrument de musique appelé le roptre, fait tournoyer et retentir pour le dieu le double airain des bruyantes cymbales, allume la torche qui accompagne de sa lueur les danses nocturnes, entoure le chant de l'évohé pour Dionysos toujours en éveil, cueille les pampres en fleur pour couronner sa chevelure dénouée avec le lien de la tige flexible de la vigne, tresse autour du thyrses les entrelacs du lierre couleur de vin, puis à l'extrémité du bouquet, fixe un fer qu'elle cache dans le feuillage pour éviter de blesser. Elle imagine d'attacher sur sa poitrine nue des « phiales » d'airain⁵⁰. Les Ménades et les Satyres font donc partie du cortège. Je confonds les Ménades et les Bacchantes car les premières Bacchantes sont semble-t-il les Nymphes nourrices de Dionysos. Ensuite le nom est utilisé pour toutes les femmes de son cortège : Ménades, Thyiades, Eviades..., ses prêtresses, et les femmes qui célèbrent ses mystères par des danses et des orgies. Les Ménades forment un chœur autour de Dionysos auquel elles vouent un culte avec une ferveur qui se caractérise par des délires. A l'origine elles sont composées des sœurs de la mère de Dionysos, Sémélé, qui nient qu'il est le fils d'un dieu et que celui-ci transforme en Bacchantes avec toutes les femmes de Thèbes. Elles vivent dans la montagne, avec pour abris les sapins verts, les chênes et les rochers où elles se reposent ou se livrent à leurs transports. Elles chantent l'évohé⁵¹ en l'honneur du dieu de la vigne. Elles prennent des aspects terribles ou sereins, guidées par Dionysos le maître de leurs transports et des illusions qu'il provoque. Les participants aux mystères dionysiaques se couronnent de lierre et d'un bandeau, et laissent flotter leurs cheveux épars dans lesquels des bandelettes se mélangent au lierre. Ils secouent leur chevelure, portent une robe de lin de femme, longue jusqu'aux talons et tenue par une ceinture, frappant la terre de leur thyrses, bâton entouré de lierre et au bout duquel se tient une pomme de pin. Ils s'élancent vers la montagne en chantant Dionysos, en lançant des clameurs et entonnant des chants phrygiens au son de l'harmonieuse flûte et des profonds tambourins. Parfois certains sont sur un char. Tous les âges se mêlent au cortège. Des cratères⁵² plein de vin les attendent. C'est avant tout durant la nuit que s'accomplissent ces mystères quelquefois éclairés de torches. Voilà pour les chœurs dionysiaques.

50 Coupes peu profondes avec un ornement central porté sur les seins en particulier par les femmes.

51 Cri de joie en l'honneur de Dionysos.

52 Vases à large ouverture, de grande dimension, servant, comme je l'ai déjà dit, à mélanger de l'eau et du vin. Il est apporté après le repas, au début du *symposion* (à l'heure du digestif), au moment où on mixe les deux liquides.

Partie 7

Pan

CLINIAS. – Dionysos passe aussi son adolescence dans les montagnes, parmi les rochers, entouré des Satyres et du rythme de leurs danses, gambadant de leurs pieds velus sur les cimes et clamant l'Évohé en l'honneur du jeune dieu. Dans leur ronde tourbillonnante leurs pieds en bondissant font claquer leurs sabots de chèvre.

BATHYCLES. – Pan, n'a-t-il pas sa place dans ces chœurs ?

PHEDRE. – Oui. C'est un musicien ... un connaisseur des rythmes du cosmos. Il tient compagnie aux pasteurs qui côtoient de nombreuses divinités. Il existe beaucoup d'histoires fabuleuses les concernant, d'amours pastorales et de rencontres divines.

CLINIAS. – Pan est le plus connu des Satyres. Il vit dans les forêts et les cavernes, les pâturages, les montagnes, les plaines et les prairies, près des rivières..., dans des endroits isolés, avec les Nymphes. Son univers est bucolique. Selon une version répandue, il est le fils de l'Hermès du mont Cyllène en Arcadie et d'une Nympe. Comme pour les autres Satyres le haut de son corps est humain et le bas caprin. Il a deux cornes et une barbichette. Il joue de la syrinx, poursuit les Nymphes et mène la danse avec elles. Il symbolise une puissance première qui sait comment rendre en furie, susciter la panique et le désir. Plus qu'une simple divinité pastorale, Pan personnifie une force de l'univers, à la fois bestiale et humaine, qui s'éloigne donc des Muses et s'en rapproche de par sa connivence avec des Nymphes, que les Muses sont aussi primitivement. Dans un hymne orphique, Pan est décrit comme ayant pour membres : le ciel, la mer, la terre reine absolue et le feu immortel. Il est aussi dépeint comme un bacchant, ami du divin délire, parmi les étoiles et faisant résonner l'harmonie du cosmos dans son chant joyeux. Il se réjouit dans les sources avec les chevriers et les bouviers. Il danse avec les Nymphes. Il fait croître et engendre toute chose. Il est Daïmon aux mille noms, le seigneur du cosmos, fécondateur, porte-lumière, aimant les cavernes. Sur lui s'appuie la plaine immense de la terre ; devant lui cèdent les courants profonds de la mer infatigable, l'Océan qui autour de la terre, roule ses eaux, la part de l'air nourricier, étincelle pour les vivants, et tout en haut, l'œil du feu le plus subtil. Il sépare ces éléments divins, modifie la nature de toutes choses selon sa providence. Il nourrit la race des hommes dans le cosmos sans limite. Il aide à éloigner la fureur panique. C'est Zeus aux cornes. C'est le dieu aux riches fruits. Il peut être associé aux cavernes qui sont souvent dédiées aux Nymphes, à Silène et à Dionysos, ainsi qu'aux Naïades qui veillent sur les sources. De même les Muses ont quelquefois des noms de fleuves.

BATHYCLES. – Clinias, les Muses ont versé sur ta langue une rosée suave, et n'ont laissé couler de tes lèvres que de douces et courtoises paroles. Tu es une étoile qui brille en plein jour !

PHEDRE. – Tes mots sont nectar et ambrosie.

CALIAS. – Par tes paroles, la voûte céleste paraît couronnée ma tête. Il me semble que je me délasse sur le mont Parnasse. Les terres aux mille couleurs s'étendent sous moi. Le ciel étoilé me couvre d'une gaze très précieuse, réchauffant mon corps et le drapant dans un merveilleux confort. Le sourire de la lune veille sur ma paix, pendant que le doux vent me caresse de vie et que l'humidité de la terre me désaltère et me rassasie.

CLINIAS. – Comment peux-tu contempler tout cela ? Là où nous sommes il n'y a pour horizon que les murs de cette pièce et les peintures que des artistes y ont accomplies.

CALIAS. – Dans vos regards, vos paroles, vos sourires, votre grâce, votre sagesse et mon esprit. Il y a longtemps déjà je chevauchais Pégase aux crins d'azur, dans la tendre prairie au milieu des fleurs

printanières. Ayant saisi sa crinière, je me suis envolé.

PHEDRE. – Et que vois-tu de là-haut ?

CALIAS. – La sainte Athènes, blanche, immaculée sous la lune. J'entends les rêves qui bruissent comme buissons sous le vent. Je vois le bonheur de ceux qui savent vivre, leurs richesses, leur avenir, leurs plaisirs, leurs partages.

CLINIAS. – Monte un peu plus haut. Que discernes-tu ?

CALIAS. – Me voilà dépassant la nuit. Le soleil brille de tous ses feux. Le ciel prend des couleurs inconnues. Je distingue des êtres fabuleux, faits de lumières et de concrétions de matières inconnues, d'une immensité inimaginable. Ils ressemblent aux images dessinées par les étoiles dans le ciel qui ne font que les schématiser d'une façon excessivement rudimentaire. Un dieu m'apparaît, à la voix plus légère que la brise. Il me demande de vous rejoindre à nouveau.

PHEDRE (*en riant*) – Ne veulent-ils pas de toi là-haut ?

CALIAS. – Mes amis, je suis avec vous ! Et mon mal d'amour semble être passé. Car j'en suis certain à présent, l'amour terrestre n'est qu'une étincelle fugitive du feu qui brille dans les cieux.

Les convives chantent un hymne pastoral où les éléments y sont décrits avec beaucoup de poésie.

PHEDRE – Calias ... tu as fait tremblé la terre. Nous ressentons encore l'écroulement de nos certitudes que tu as provoqué dans nos âmes. Moi aussi j'ai cru voir ce que tu décrivais. Mais je ne dirai pas plus loin sur cela. Car chacun a sa propre expérience. Telle la parole, l'imaginaire a son langage que pour nous faire comprendre de tous nous devons utiliser. Sinon nous serions traités de fous.

Tous se mettent à rire.

CALIAS. – Et quel est donc ce langage de l'imaginaire ?

PHEDRE – Celui de la religion... Mais entre nous, la seule expérience suffira.

CALIAS riant. – Alors transportons-nous ensemble vers les feux étoilés de l'amour de la Vérité.

BATHYCLES. – Tu parles par énigmes Calias.

CALIAS. – Non pas. Nous avons tous l'amour de la Vérité. Quant aux feux étoilés, c'est une figure poétique.

BATHYCLES. – Seulement une figure poétique ?

CALIAS. – Oui, comme le rouge ou le bleu ; ou les magnifiques yeux de cette amie qui verse dans ma coupe le breuvage divin.

BATHYCLES. – Peut-être sommes-nous simplement ivres !

CALIAS. – Peut-être Pan est-il venu nous visiter !

PHEDRE – Et puisqu'il semble qu'il nous ait quitté, revenons-en à notre discussion et à nos chœurs.

Le théâtre

BATHYCLES. – Nous n’avons pas encore mentionné le chœur que Thésée tresse en l’honneur des dieux à sa sortie du labyrinthe de Crète. Il est circulaire et composé de sept jeunes filles et de sept adolescents amenés d’Athènes à Cnossos. On le retrouve dans l’*Hymne à Délos* de Callimaque où on danse en rond au son de la lyre autour de l’autel. Il est composé des enfants échappés du labyrinthe et est dirigé par Thésée. A son retour de Crète, Thésée consacre, sur l’île qui voit naître Apollon, la statue d’Aphrodite donnée par Ariane. Et il exécute la danse chorale avec les jeunes personnes l’accompagnant imitant les détours suivis dans le labyrinthe. On la pratique encore aujourd’hui.

CLINIAS. - « L’imitation » occupe une place primordiale dans l’art grec. Imiter est naturel aux hommes qui y prennent plaisir. Ceci se manifeste dès leur enfance. L’instinct d’imitation est naturel en nous ainsi que la mélodie et le rythme. C’est à partir des improvisations des plus doués des éléments du chœur que naît la poésie avec donc la Comédie et la Tragédie. Celle-ci se divise alors en différentes catégories selon le caractère propre à chaque auteur. L’Épopée et le poème tragique, comme la Comédie, le Dithyrambe et pour la plus grande partie le jeu de la flûte et celui de la cithare, sont tous d’une manière générale des imitations. Ils réalisent l’imitation par le rythme, le langage et la mélodie, combinés ou non. La Comédie est l’imitation d’hommes de qualité morale inférieure, non dans tous les vices, mais dans le domaine du risible, lequel est une partie du laid. La Tragédie est l’imitation d’une action à caractère élevé qui, suscitant pitié et crainte, opère l’effet de catharsis, c’est-à-dire la purgation des émotions par leur représentation dans le théâtre. Certaines parties sont exécutées simplement à l’aide d’un mètre. Ce sont les passages parlés. D’autres le sont à l’aide du chant pour les passages chantés. Socrate⁵³ trouve la poésie imitative inutile et même nuisible à l’amour de la Vérité car simplement ressemblante et non pas véritable. Selon lui, les poésies imitatives ruinent l’esprit de ceux qui les écoutent, surtout que l’imitation est éloignée de la nature de plusieurs degrés. A la base de l’éducation⁵⁴, en particulier de ceux qu’il nomme les « gardiens » de la Cité, il doit donc y avoir la Musique et la Gymnastique. Dans la Musique Platon comprend les fables. Ce sont elles qui modèlent l’âme de l’enfant. D’après lui, il faut veiller à ce que les premières qu’il entende soient les plus belles et les plus propres à lui enseigner la vertu. Il critique jusqu’à celles d’Homère. Il voudrait remanier les pièces tragiques d’Eschyle ou d’Euripide, et les pièces comiques qui imitent souvent les travers des dieux et des hommes alors que les qualités que les gardiens doivent acquérir dès l’enfance sont toutes les vertus tels le courage, la tempérance, la sainteté, la libéralité que l’on rencontre rarement dans la Tragédie et jamais dans la Comédie qui de plus dépeint trop souvent des faits n’étant pas bons pour l’éducation de la jeunesse, en particulier pour les gardiens de sa cité idéale. La poésie imitative a besoin de toutes les harmonies, tous les rythmes pour s’exprimer de la manière qui lui est propre, puisqu’elle comporte toutes les formes de variations. Dans le théâtre, où tout est sujet à imitations, on ne trouve pas l’harmonie et le rythme qui conviennent à un « bon » discours, c’est à dire une harmonie et un rythme mesurés. Après avoir parcouru les différentes formes de discours et de fables, Platon traite du chant et de la mélodie. Celle-ci se compose de trois éléments : les paroles, l’harmonie et le rythme. Il faut que les paroles soient composées selon les règles qui viennent d’être énoncées. Quant à l’harmonie elle se doit comme le rythme d’être simple. Si on se réfère à l’avis de Socrate sur les éléments qui constituent

53 Platon, *République*.

54 Dans *La République*, c’est l’éducation d’une élite que Platon décrit, alors que dans *Les Lois*, il parle d’une éducation générale.

les poésies comique et tragique, la façon dont ils sont utilisés l'est d'une manière toute autre à ce qu'elle devrait être. Il ajoute que si on en est capable, il est plus intéressant de faire l'objet plutôt que son imitation, de créer plutôt qu'imiter. Il y a deux notions intéressantes dont j'ai parlé rapidement avec Phèdre et que Socrate considère comme étant à la base de l'éducation : ce sont celles de musique et de rythme. La musique doit aboutir à l'amour du beau, de la vérité et l'harmonie qui en font aussi partie. C'est vers cela que l'apprentissage doit mener et l'âme s'élever. Selon Platon, c'est aussi cette harmonie qui doit guider les chœurs. Le rythme présent dans la musique l'est aussi dans la façon de bouger le corps guidé par l'âme. La poésie offre un apprentissage vers ces rythmes harmoniques, avec la musique, le chant et la danse qui l'accompagnent. Il y a donc deux sortes de musiques : celle qui est le fruit des rythmes aussi bien visuels qu'auditifs (les mouvements du corps et de la voix incluant ceux avec un instrument) et la définition courante aujourd'hui de la musique, c'est à dire l'art de combiner exclusivement des sons. Il est une musique infiniment plus jolie que celle dont je viens de parler et dont les meilleurs exemples ne sont qu'un pâle reflet. Il s'agit de la musique des sphères dont nous parlerons peut-être une autre fois, car je vois maintenant s'avancer les danseurs et leurs partenaires.

Une jeune fille joue de la flûte accompagnée par un cithariste. Après quelques instants, un couple de danseurs les accompagne de leurs pas. Puis ce sont des jongleries. Bathyclès invite les convives à exercer leurs voix en chœurs, ce qu'ils font. Quand le répertoire semble épuisé, le jeune cithariste chante seul avec son instrument, pendant que tous l'écoutent. La flûtiste danse sous les regards émerveillés et répond au chant en de suaves intonations. Des acteurs entrent dans la salle à manger habillés en divinités pour une pantomime qui ravit toute l'assemblée. On y reconnaît parmi d'autres les Charites, Pan et quelques Nymphes, Apollon et les trois Déesse de l'Illiade, Dionysos, Ariane et les Bacchantes.

BATHYCLES. – Clinias, vois-tu, nous avons invité à notre banquet certains des dieux dont tu nous as parlé avec tant d'intelligence. Aphrodite est présente, jointe aux Charites, Apollon et son demi-frère Dionysos... Ariane. Vois comme ils sont beaux !

L'ETRANGER. – Bathyclès, ton banquet donne à manger à tous nos sens et à l'intelligence !

CLINIAS. – En effet tu nous combles.

Après le spectacle les conversations reprennent mais cette fois plus anecdotiques. Alors que le soir tombe et que la plupart des convives se sont endormis sur les lits après une nuit et une journée de banquet, Phèdre et Clinias rentrent en direction d'Athènes guidés par des gens de Bathyclès. La chaleur s'élève de la terre en une brume qu'illumine la lune.

La musique des sphères

PHEDRE. – Nous sommes à nouveau tous les deux sur ce chemin guidés par les torches, la lune et les étoiles. Les arbres ressemblent à des géants. Les astres brillent et nous couronnent. Tout semble si amical, si près de nos cœurs, là où loge notre âme. Nos pensées elles-mêmes sont des étoiles filantes qui passent embrasées dans l'océan sans limite du ciel. J'aimerais que tu me parles Clinias de cette musique des sphères à laquelle tu as fait allusion à la fin du banquet.

CLINIAS. – Si tu le souhaites mon ami. Le moment est engageant pour une telle conversation. Rappelons que d'après Platon le but du chœur est d'être mené avec justesse ; même si au départ il est spontané et que le vin dirige certains pas. Cet équilibre a sa conceptualisation dans le concert divin de l'univers ; surtout si on veut amener par lui connaissance et plaisir. Les planètes en bougeant font une musique. Ce mouvement et cette musique peuvent être pris comme exemple pour rythmer ceux des chœurs. Les astres dans leur procession chorégraphique forment le chœur de danse le plus beau et le plus magnifique de tous. Les hommes possèdent une âme qui émane des feux éternels appelés astres et étoiles. Ce sont des globes aux contours uniformément arrondis qu'animent des esprits divins et qui avec une célérité merveilleuse accomplissent leur trajet circulaire. Il y a la voie lactée d'une blancheur d'une clarté incomparable ressemblant à un cercle brillant parmi les flammes ; les étoiles dont on ne peut voir la grandeur ni soupçonner l'existence de la Terre, la dernière et la plus voisine de notre planète étant la plus petite et brillant d'un éclat emprunté ; et les globes stellaires beaucoup plus grands que la Terre. L'ensemble de l'Univers se compose de neuf cercles ou plutôt de neuf sphères dont la dernière, celle qui comprend toutes les autres, est un être céleste : le dieu suprême. C'est à celle-ci que sont attachées les étoiles fixes qui tournent éternellement. Au dessous sont sept sphères dont le mouvement est rétrograde, en sens contraire de celui du Ciel. L'une de ces sphères a pour occupant la planète Saturne. Puis vient l'astre brillant qui apporte au genre humain salut et prospérité : Jupiter. Au dessous de Jupiter une lueur rouge marque la présence de Mars. Plus bas encore et tenant à peu près le milieu, le Soleil, chef, prince et régulateur des autres corps lumineux, âme ordonnatrice du monde, est si grand qu'il éclaire tout de ses rayons. Vénus et Mercure forment son cortège. Dans la sphère tout à fait inférieure la Lune, éclairée par les rayons du soleil, accomplit sa révolution. Au dessous d'elle il n'est plus rien que de mortel et de périssable, à part les âmes dont les dieux ont fait présent au genre humain. Alors qu'au dessus d'elle tout est éternel. Quant à la Terre :

« diaprure irisée, la terre aux milles couronnes. »⁵⁵,

elle forme la neuvième sphère au centre de l'Univers. Elle est immobile. Comme elle est la plus basse, la pesanteur fait que vers elle tendent tous les corps graves. L'impulsion et le mouvement des sphères inégalement distantes les unes des autres, mais de façon à ce que les intervalles soutiennent entre eux des rapports rationnels, produisent des sons différents dont résultent des accords harmonieux et variés à la fois très forts et très doux, les plus aigus se combinant aux plus graves. De si grands corps ne se meuvent pas en silence ! En vertu d'une loi naturelle les sphères les plus extrêmes émettent les sons les plus extrêmes. Ainsi ce ciel mouvant porteur d'étoiles plus rapide que les autres dans sa révolution rend un son aigu et perçant comme un cri, la lunaire donnant au contraire le son le plus grave. Quant à la Terre fixée au neuvième rang, au centre de l'Univers, elle est toujours immobile, tandis que les huit sphères mobiles, dont deux ont même impulsion, produisent sept tons différents. Des hommes éclairés ont avec des cordes ou des accents humains

55 Sapphô

imité ces harmonies, et par là mérité que ce lieu céleste s'ouvre pour eux comme pour les grands esprits qui dans une vie humaine se sont appliqués à l'étude des choses divines.

PHEDRE. – Quelle est belle en effet cette symphonie divine. Mais comment se fait-il que nous ne l'entendions pas constamment ?

CLINIAS. - Les oreilles humaines remplies du bruit de l'Univers se sont assourdies. Il n'y a point de sens plus émoussé que l'ouïe. Quant à la Musique produite par la révolution rapide du système du monde, le bruit même en est tel que les oreilles humaines sont incapables de l'entendre, de même qu'on ne peut regarder le soleil en face et que ses rayons triomphent de l'acuité visuelle et des sens. Les êtres humains sont aussi des êtres divins. On peut appeler divin le principe qui vit dans les hommes et les rend doués de sentiment, de mémoire, de prévision, et qui dirige et gouverne le corps qui lui est soumis, comme le premier des dieux régit et gouverne le monde. De même qu'un dieu éternel meut un monde en partie périssable, une âme immortelle meut un corps incapable de durer. Ce qui toujours se meut est éternel ; ce qui transmet le mouvement qu'il reçoit d'ailleurs cesse de vivre nécessairement quand cesse le mouvement. Seul donc ce qui se meut de soi ne cesse jamais de se mouvoir, parce qu'il ne peut s'abandonner lui-même. Il est l'origine et le principe du mouvement des autres êtres. Ce principe n'a pas lui-même d'origine : toutes choses naissent d'un principe et le principe ne peut naître d'aucune chose. Ce n'est plus un principe s'il est engendré par quelque chose qui n'est pas lui. Puisqu'il ne naît pas, il ne peut non plus jamais périr, car un principe qui serait éteint ne pourrait jamais ni renaître d'un autre, ni en créer de lui-même un autre, puisqu'il est nécessaire que toute chose tire d'un principe son origine. Le principe du mouvement est donc un être qui se meut de lui-même. Celui-ci ne peut ni naître ni périr ; ou bien il faudrait que le ciel et toute la création s'écroulent, soient précipités dans l'immobilité, et que jamais nulle force ne leur soit donnée pour recommencer à se mouvoir. Puisque ce qui se meut soi-même est éternel, qui pourrait nier que ce caractère d'éternité a été donné aux âmes? Tout ce qui est mû par impulsion venue du dehors est sans âme ; ce qui est animé, reçoit l'impulsion du dedans et de soi-même. Telle est la nature propre de l'âme et la force qui est en elle. Si parmi toutes choses elle est la seule qui se meuve elle-même, elle n'a certainement pas eu de naissance et n'aura pas de fin.

PHEDRE. – Je comprends Clinias. Ton explication est claire sur le principe des mouvements de l'Univers que les hommes conservent aussi en eux-mêmes et essaient d'imiter.

CLINIAS. – Laisse-moi maintenant te parler d'un rêve dont Platon se fait l'écho. C'est l'histoire d'une personne que l'on croit morte et qui arrive dans un lieu où elle voit s'étendant depuis le haut et à travers tout le ciel et toute la terre une lumière droite comme une colonne ressemblant à l'arc en ciel mais plus brillante et plus pure. Au milieu de celle-ci se trouvent les extrémités des attaches du ciel, car elle est le lien du ciel maintenant l'assemblage de tout ce qui est entraîné dans sa révolution. À ses extrémités est suspendu le fuseau de la Nécessité qui fait tourner toutes les sphères. La tige et le crochet sont d'acier et le peson d'un mélange d'acier et d'une autre matière. Le tout ressemble à un grand peson, avec sept autres plus petits insérés à la manière des boîtes qui s'ajustent les unes dans les autres. Ils laissent voir par le haut leurs bords circulaires, formant la surface continue d'un seul autour de la tige qui passe par le milieu du huitième. Le bord circulaire du premier, le peson extérieur, est le plus large. Puis viennent sous ce rapport : au deuxième rang celui du sixième, au troisième rang celui du quatrième, au quatrième rang celui du huitième, au cinquième celui du septième, au sixième celui du cinquième, au septième celui du troisième et au huitième celui du second. Le premier cercle, le plus grand, est pailleté. Le septième brille du plus vif éclat. Le huitième se colore de la lumière qu'il reçoit du septième. Le deuxième et le cinquième, qui ont à peu près la même nuance, sont plus jaunes que les précédents. Le troisième est le plus blanc de tous. Le quatrième est rougeâtre. Le sixième a le second rang pour la blancheur. Le fuseau

tout entier tourne d'un même mouvement circulaire ; mais dans l'ensemble entraîné par ce mouvement, les sept cercles intérieurs accomplissent lentement des révolutions dans des sens contraires à celui du tout. Le huitième est le plus rapide ; puis le septième, le sixième et le cinquième qui sont au même rang pour la vitesse. Sous ce même rapport le quatrième semble alors avoir le troisième rang dans cette rotation inverse, le troisième le quatrième rang et le deuxième le cinquième. Le fuseau lui-même tourne sur les genoux de la Nécessité. Sur le haut de chaque cercle se tient une Sirène qui évolue avec lui en faisant entendre un seul son, une seule note. Ces huit notes forment ensemble une harmonie. Trois autres femmes sont assises à l'entour à intervalles égaux, chacune sur un trône. Ce sont les filles de la Nécessité, les Moires vêtues de blanc et la tête couronnée de bandelettes : Lachésis le Passé, Clôthô le Présent et Atropos l'Avenir. Toutes chantent accompagnant l'harmonie des Sirènes. Clôthô touche de temps en temps de sa main droite le cercle extérieur du fuseau pour le faire tourner, tandis qu'Atropos de sa main gauche tourne pareillement les cercles intérieurs. Quant à Lachésis, elle touche tour à tour le premier et les autres de l'une ou l'autre main.

PHEDRE. – Quelle vision et quelle musique !

Harmonie divine et musiques terrestres

CLINIAS. – Socrate, sous la plume de Platon, associe la musique à l’astronomie et l’astronomie à la science du nombre. Il dit que l’on doit considérer les ornements du ciel comme les plus beaux et les plus parfaits des objets de leur ordre. Mais puisqu’ils appartiennent au monde visible, ils sont bien inférieurs aux vrais ornements : aux mouvements selon lesquels la pure vitesse et la pure lenteur, dans le vrai nombre et toutes les vraies figures, se meuvent en relation l’une avec l’autre, et animent ce qui est en elles. Or ces choses sont perçues par l’intelligence et la pensée discursive et non par la vue. C’est le mouvement qui est étudié dans l’Astronomie comme dans la Musique. Le Rythme est le point d’achoppement. Les vers grecs se fondent sur le rythme et se classent par rapport à lui. La musique elle-même s’appuie sur des rapports fractionnels entre rythmes et hauteurs. Elle s’apparente ainsi à l’arithmétique. Le poète doit essayer de trouver cette Harmonie divine, comme le philosophe qui recherche et découvre les causes des phénomènes naturels que le géomètre suppose par nombres et par mesure, qui observe l’équilibre des corps célestes, leur action, leur nature, comme le mathématicien qui étudie leurs tours et retours, les phases successives qui les font s’abaisser, s’élever et cependant sembler stationnaires alors qu’il est interdit aux corps célestes de s’arrêter.

PHEDRE. – Ainsi les Muses sont sœurs, mais n’ont pas les mêmes attributs.

CLINIAS. – Nous avons vu que parfois on dénombre seulement trois Muses. Selon certains, celles-ci représentent les trois parties de l’Univers. La première est celle des étoiles fixes, la deuxième celle des planètes, la dernière celle du monde sublunaire. Toutes ensemble elles forment un chœur interdépendant réglé par des rapports harmoniques. La Muse Hypatè est la première, Néatè la dernière et la région intermédiaire, et Mésè maintient et fait évoluer autant qu’il est possible le mortel et le divin, le terrestre et le céleste. C’est peut-être ce à quoi fait allusion Platon en les appelant les Moires : Atropos, Clôtho et Lachésis. Aux révolutions des huit planètes il fait présider autant de Sirènes et non des Muses. Huit Muses accompagnent le mouvement des huit sphères, tandis que la dernière a reçu en partage la région de la Terre. Les huit qui président aux révolutions célestes maintiennent et conservent l’harmonie des planètes avec la fixe (ou « les fixes » si on inclut toutes les étoiles) et entre elles. La dernière qui inspecte l’espace entre Terre et Lune en y patrouillant, fait don aux mortels, par la parole et par le chant, de tout ce que la nature leur permet de saisir et de comprendre des Charites, du Rythme et de l’Harmonie. Les Muses ont aussi une fonction sociale et veillent sur le chemin droit de la société. Elles s’opposent aux « débordements » que les Sirènes peuvent représenter dans le mythe du concours musical entre les neuf sœurs et elles, dont je te parlerai Clinias. Il est à remarquer que le mot « planète » signifie en grec « errant », les Anciens distinguant les étoiles fixes rassemblées en constellations des errantes : les planètes. Ces mouvements, les Pythagoriciens les étudient. Pythagore lui-même est un personnage qui symbolise cette recherche de l’Harmonie. Enfant, il est d’une beauté tout à fait remarquable, habile plus qu’aucun autre à la lyre et à tous les travaux des Muses.

PHEDRE. – Il charme par des rythmes, des chants, des incantations les souffrances de l’âme et celles du corps.

CLINIAS. – Il contemple l’Harmonie de l’Univers, sensible à l’Harmonie universelle des sphères et des astres qui s’y meuvent. Pour Pythagore, les neuf Muses sont la voix des sept planètes, de celle de la sphère des étoiles fixes et de celle de la sphère au-dessus de nous qu’on appelle « antiterre ». Quant au mélange : la symphonie de ces Muses dont chacune, comme d’un éternel in-engendré, est partie et émanation, Pythagore l’appelle Mnémosyné. Pythagore parle en s’accompagnant de la lyre

et chante d'Homère et Hésiode tout ce qu'il juge capable d'adoucir l'âme. Il pratique aussi les danses qu'il estime procurer au corps souplesse et santé. De même que le monde est constitué de neuf sphères, les Muses sont donc au même nombre. Il y a la sphère des étoiles fixes qui tourne éternellement : celles de Cronos⁵⁶, Zeus⁵⁷, Arès⁵⁸, Hermès⁵⁹, Aphrodit⁶⁰e, Hélios⁶¹, la Lune et la Terre⁶², cette dernière contrairement aux autres étant immobile et ne produisant donc aucun son⁶³. Cette Musique, seuls certains dieux ou poètes savent l'imiter. Orphée est l'un des rares artistes humains à pouvoir approcher cette perfection. Par son chant et le jeu de sa lyre, il attire même la sympathie des animaux les plus sauvages. A Thrace chaque matin il se rend au sommet du mont Pangée pour saluer l'aube. Lorsque Dionysos envahit la Grèce, Orphée ne l'honore pas et enseigne d'autres mystères aux habitants de Thrace, comme le culte d'Apollon. Il finit ainsi sur les bords de l'Hèbre. Sa tête est emportée par le fleuve, et tout en flottant, se met à chanter, transportée vers la mer avec sa lyre, jusqu'à l'île de Lesbos où elle est recueillie par ses habitants. C'est ensuite grâce à Apollon et les Muses que son instrument est placé parmi les constellations. Sa tête est transportée jusqu'à une caverne à Antissa, consacrée à Dionysos. Les Muses donnent une sépulture au reste de son corps, : à Leibèthres⁶⁴, au pied du mont Olympe, où le chant du rossignol est, paraît-il, plus joli qu'ailleurs. On peut lire à Dios en Macédoine une inscription qui dit: « Les Muses ensevelirent ici le Thrace Orphée à la lyre d'or. » Selon certains, il serait l'un des plus anciens philosophes. Citons aussi Musée, un autre de ces illustres personnages. Fils d'Eumolpos, il est né à Athènes. La nature est entraînée par le passage d'Orphée, aussi habile à arrêter et le cours rapide des rivières et les vents agiles. Sa cithare caressante et sonore met en mouvement les chênes qui ont des oreilles pour l'écouter. Orphée est le symbole de l'Aède dans sa communication avec le divin qui fait la popularité d'Homère. Le poète est également celui qui harmonise les rythmes innés chez l'homme. Il est le fils de la Muse Calliope. C'est Apollon qui lui fait don de la lyre, et les Muses qui lui

56 Saturne. Eratosthènes (275 – 195 av. J.-C.) in *Les Catastérismes*, dans la partie consacrée aux planètes, donne à celle-ci le nom de Phaéon (« l'Irradiante »). Il écrit qu'elle reçoit son nom du fils du Soleil. Eratosthènes est un géographe hors pair. Il étudie vingt années à l'Académie créée à Athènes par Platon. Éditeur des oeuvres d'Archimède, philosophe, musicien, astronome, poète, géographe, il aurait inventé le mot "géographie" (en grec : *géo* = la Terre, *graphiein* = dessiner). On lui doit la première carte de géographie fiable de toute l'histoire de l'humanité. Le roi d'Égypte Ptolémée VIII Evergète lui confie vers 235 avant JC la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Il démontre que la terre est ronde (ce que Pythagore et Aristote pensent aussi) et calcule approximativement la circonférence de la terre.

57 Jupiter. Eratosthènes , *op. cit.*, la nomme de même Phénon (« la Splendide »).

58 Mars. Eratosthènes, *op. cit.*, lui donne également le nom de Pyroïs (« l'Étoile de feu »).

59 Mercure. Eratosthènes , *op. cit.*, la dénomme aussi Stilbôn (« la Scintillante»). D'après lui, elle est attribuée à Hermès car c'est le premier à avoir défini l'organisation du ciel et la place des étoiles, à régler les saisons et à offrir des indications sur les moments favorables de l'année. Son nom viendrait de cette inventivité dont fait preuve le dieu à cette occasion.

60 Vénus. Eratosthènes , *op. cit.*, fait remarquer qu'on l'appelle aussi soit Hespéros (« l'Étoile du soir »), soit Phosphoros (« Porte-lumière »).

61 Le Soleil.

62 On a découvert depuis d'autres planètes du système solaire invisibles à l'oeil nu : Ouranos (Uranus), Poséidon (Neptune), Hadès (Pluton).

63 Voir à ce sujet *De la République* de Cicéron, livre sixième, XVII et XVIII, et *La République* de Platon, 616 d, 617 d, dont voici une petite partie retranscrite : "Sur le haut de chaque cercle se tient une Sirène qui tourne avec lui en faisant entendre un seul son, une seule note ; et ces huit notes composent ensemble une seule harmonie. Trois autres femmes, assises à l'entour à intervalles égaux, chacune sur un trône, les filles de la Nécessité, les Mories, vêtues de blanc et la tête couronnée de bandelettes, Lachésis, Clôthô et Atropos, chantent, accompagnant l'harmonie des Sirènes, Lachésis le passé, Clôthô le présent, Atropos l'avenir. Et Clôthô touche de temps en temps de sa main droite le cercle extérieur du fuseau pour le faire tourner, tandis qu'Atropos, de sa main gauche, tourne pareillement les cercles intérieurs. Quant à Lachésis, elle touche tour à tour le premier et les autres de l'une et de l'autre main."

64 Eratosthènes en parle aussi in *Les Catastérismes*, dans le chapitre consacré à la constellation de la Lyre qui serait dans le ciel, les Muses l'ayant demandée à Zeus, en souvenir d'Orphée et d'elles-mêmes.

apprennent à en jouer. La lyre est l'instrument divin par excellence. Hermès, qui est le maître d'Amphion, lui apprend à mettre par ses chants les pierres en mouvement. Il est le possesseur de la lyre aux sept cordes, dont les accords tiennent attentive même l'intraitable Lydé qui saute et bondit dans les larges campagnes, et ne veut pas qu'on la touche, parce qu'elle n'est pas encore mariée et ignore les pétulantes avances d'un époux. Mais la lyre peut aussi entraîner les tigres et les arbres et ralentir le cours des ruisseaux, charmer et faire reculer devant elle Cerbère le portier du sombre palais. Malgré eux, Ixion et Tityos sourient en écoutant la lyre et les Danaïdes laissent sécher le fond de leur tonneau, charmées par la douceur de son chant. Elle compte sept cordes d'après le nombre des filles d'Atlas. Orphée ajoute deux cordes à son instrument offert par Apollon pour qu'elles soient au nombre de neuf, comme les Muses, puisque lui-même est né de l'une d'entre elles : Calliope. Phèdre, tu sais que la lyre est un instrument que l'on retrouve dans les théâtres, comme la double flûte qui représente d'autres rythmes. La première est associée à Apollon, alors que l'autre l'est aux satyres et au cortège de Dionysos. La lyre et la flûte symbolisent deux genres d'imitations qui se concurrencent même dans certains mythes. C'est Athena qui invente la double flûte dans le but de réjouir les dieux de l'Olympe. Elle en joue lors du banquet divin ce qui fait rire sous cape Hera et Aphrodite. La déesse de notre cité se rend dans un bois de Phrygie. En apercevant son reflet au bord d'une rivière, elle comprend que d'en jouer rend difforme son visage dont les joues se gonflent et deviennent violettes. Elle jette l'instrument. Le Satyre Marsyas le découvre, trouve qu'il produit un son agréable, et devient célèbre grâce à lui. Il parcourt la Phrygie à la suite de Cybèle en en jouant. Certains pensent qu'il est meilleur musicien qu'Apollon. Marsyas ne les contredit pas. Le dieu furieux le provoque dans un duel musical jugé par les Muses. Le concours aboutit à un match nul. Apollon propose alors que le challenge se fasse en chantant tout en jouant de l'instrument à l'envers ce qui est impossible pour Marsyas. La lyre d'Apollon avec ses sept cordes construite à l'imitation des cercles planétaires reproduisant l'écho terrestre de l'Harmonie des sphères triomphe donc de la flûte de Marsyas simplement parce qu'elle est plus pratique. Une autre fois c'est un concours musical organisé par le roi Midas qu'Apollon gagne face à Pan. Tu n'es pas sans savoir Phèdre que les concours musicaux sont nombreux en Grèce.

PHEDRE. – Oui.

CLINIAS. - C'est aussi le cas chez les Dieux. Un épisode fait se confronter les Muses à Thamyris, fils de Philammon et de la Nymphé Argiopè qui se distingue par sa beauté et son talent de cithariste. Il défie les neuf soeurs à une joute musicale, en convenant avec elles que s'il est reconnu le meilleur il couchera avec toutes, et si le contraire se produit, elles pourraient faire ce qu'elles voudraient, ce qui se passe. Il y a aussi le concours musical institué par Dionysos en l'honneur de Staphylos qu'Oïagros, le père d'Orphée qu'il conçoit avec une Muse, gagne avec le premier prix qui est un cratère lourd d'un vin vieux et bouqueté, tout en or, qui contient en ses flancs d'innombrables mesures et déborde sur le sol d'une liqueur de Lyaïos âgée de quatre années, un chef-d'oeuvre de l'Olympe, travail d'Héphaïstos que jadis Cypris remet à son frère Dionysos. Selon Platon, la technique musicale est révélée à Marsyas et à Olympos, celle de la lyre à Amphion. Orphée est aussi un détenteur de la Poésie. Autant de savoirs qui resurgissent régulièrement. Un mythe semblable fait s'affronter les Muses et les Sirènes⁶⁵ qui sont représentées comme des femmes ailées ou des oiseaux à tête de femmes. Nous avons vu que chez Platon les Sirènes incarnent la note musicale faite par les cercles planétaires qui se meuvent. Cependant ce sont elles qui perdent dans un concours de chant où elles rivalisent avec les Muses. Les Muses arrachent des plumes des ailes des Sirènes pour s'en parer le front comme récompense. C'est peut-être surtout deux époques qui s'affrontent, comme dans la bataille de Zeus contre son père Cronos et les titans ou de Dionysos et des croyances plus anciennes. Les Sirènes dont parle l'Odyssée, par leurs chants, provoquent aussi le naufrage des

65 En grec *Seirènes*.

bateaux.

PHEDRE. –

« Quand nous avons quitté le cours de l'Océan, nous voguons sur la mer, et le flot du grand large nous porte en Aiaïé, vers ces bords où, sortant de son berceau de brume, l'Aurore a sa maison avec ses chœurs et le Soleil à son lever. On aborde ; on échoue le vaisseau sur les sables et nous nous endormons jusqu'à l'aube divine.

De son berceau de brume, aussitôt que sortit l'Aurore aux doigts de roses, j'envoyais de mes gens au manoir de Circé [...]

CIRCE. - Vous voilà donc au bout de ce premier voyage ! Écoute maintenant ce que je vais te dire, et qu'un dieu quelque jour t'en fasse souvenir !

Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes... »⁶⁶

CLINIAS. – Ces vers d'Homère viennent à point Phèdre. Vois-tu l'horizon doucement s'enflammer.

PHEDRE. – Le jour se lève en effet. Mais il me semble ne jamais s'être couché, tellement cette nuit fut lumineuse Clinias ... Continuons à parler des Sirènes.

CLINIAS. – Et invoquons le lever du jour comme le fait Orphée. Ce héros qui avec sa lyre l'emporte sur la musique des Sirènes et permet d'éviter les écueils aux Argonautes. Fuyons les pièges et laissons la sagesse et le plaisir bercer notre embarcation.

PHEDRE. – Cela est bien dit.

CLINIAS. – Les Sirènes ayant un corps de volatile et une figure humaine, leur voix est donc féminine et harmonieuse avec la puissance du chant des oiseaux. Seuls de grands musiciens comme Orphée peuvent essayer de les égaler.

66 Homère, *Odyssée*, début du chant XII.

La Musique du Nombre

PHEDRE. – Je ne t'ai jamais montré, Clinias, les talents de certains des gens de ma maison. Parmi ceux qui sont venus nous chercher sur le chemin pour voir s'il s'avère nécessaire de nous porter jusqu'à chez nous, il y a quelques merveilleux musiciens. Cette jeune fille par exemple est une joueuse de flûte admirable. Celle-ci a une voix enchanteresse. C'est aussi une formidable actrice. Et celui-ci manie la lyre avec une dextérité et une sensibilité sans pareilles. Je te les ferai entendre. Ce sont de mes amis chers ... Mais je vois que ceux qui nous ont rencontré en chemin et qui commencent à constituer une foule autour de nous souhaitent les écouter. Soit ! Faisons de notre retour une parade ! ...

Après quelques instants, pendant que les mélodies continuent de retentir, Phèdre demande à Clinias de prolonger son discours sur les Sirènes.

PHEDRE. – Clinias, mettons nous un peu à l'écart sur la route et continuons notre discussion sur les Sirènes avec ceux qui souhaitent l'entendre.

CLINIAS. – En effet, malgré la beauté de leurs chants, il nous faut en finir avec notre discussion.

PHEDRE. – Très instructive Clinias.

CLINIAS. – Cependant Phèdre, rien de ce que je te dis n'est de moi. Tout me fut enseigné par des maîtres de chair ou de mots. Certains donc donnent les Sirènes comme étant au nombre de deux ou de trois, filles du fleuve Achéloos⁶⁷ et de Terpsichore ou de Melpomène et Phorcy. On les dit aussi demeurer à l'ouest de l'île d'Empédocle⁶⁸. Celles qu'affronte Ulysse dans l'Odyssée d'Homère habitent au sud d'un golfe plus au nord où s'étend une de nos colonies⁶⁹. On dirait que dans l'Odyssée elles sont deux. Certains textes parlent de Sirènes se trouvant au-delà de l'Indus⁷⁰. Deux héros sont connus pour avoir résisté à leurs chants : Orphée qui grâce à sa lyre produit des sons encore plus mélodieux et fait éviter à l'embarcation de l'Argo⁷¹ des récifs ; et Ulysse qui s'attache au mat de son navire et peut ainsi les entendre sans en subir les conséquences. Si elles font échouer les bateaux des marins qui s'approchent d'elles par l'attrait de leurs chants, elles inspirent aux âmes qui ont quitté ce monde, après la mort, l'amour des choses célestes et divines et l'oubli des choses mortelles. Elles remplissent de joie les âmes, les suivent et accompagnent leurs révolutions. Nous l'avons vu, l'harmonie céleste peut aussi être reproduite sur la terre dans la création de la cité qui s'inspire de la cosmologie pour établir ses règles, ses rites... Avant ses noces avec Harmonie, Cadmos assied les fondations d'une Thèbes sans murailles avec sept portes pareilles aux sept zones du ciel, aux sept sphères célestes. Dans le palais le mariage se déroule avec les dieux qui y sont conviés. Ce cortège est en l'honneur d'Amour. Aphrodite est présente. La trompette y répond à la syrinx. Avec le chœur des immortels, Apollon Isménien est venu jouant sur sa cithare à sept cordes. Les neuf Muses font entendre leurs chants ... Nombre de philosophes se sont intéressés à la Cité et aux révolutions des étoiles.

67 Fleuve né dans le Pinde et se jetant dans la mer Ionienne. Il fait 220 km. Dans la mythologie grecque, le dieu-fleuve Achéloos passe Il se transforme en taureau pour combattre celui-ci, pour être l'aîné de ses trois mille semblables. Vaincu, une de ses cornes est arrachée par Héraclès. Garnie par les Nymphes, elle est la corne d'abondance.

68 La Sicile.

69 Golfe de Naples, dans l'actuelle Sorrente, où il semble que durant l'Antiquité, au bout de la presqu'île, se trouve un temple qui leur est dédié, et qu'au sud de celle-ci, trois rochers portent le nom d'îles Sirénuses.

70 En Inde.

71 Bateau avec lequel les Argonautes vont conquérir la toison d'or.

PHEDRE. - L'idée du chœur des planètes que tu as développée, est sans doute chère à Socrate, puisqu'Aristophane s'en 'moque' dans une de ses pièces⁷². Au début celui-ci y est dépeint suspendu en l'air dans une corbeille scrutant les phénomènes célestes :

« SOCRATE. - C'est que je ne serais jamais parvenu à une connaissance exacte des phénomènes célestes, sans avoir suspendu mon intelligence et confondu ma pensée, subtile qu'elle est, avec l'air de même essence. Si je restais à terre et examinai d'en bas les régions d'en haut, je ne ferais jamais aucune découverte, je dis bien aucune, car la terre attire à elle, de force, l'humidité de la pensée. C'est exactement ce qui arrive pour le cresson. »⁷³

CLINIAS *riant*. – Oui, Aristophane avait une liberté de ton que n'ont plus les modernes. Mais les ornements du ciel ne sont pas les principaux. Ce sont les mouvements perçus par l'intelligence et la pensée discursive. Ceux du ciel servent de modèles. Tout doit s'harmoniser, comme l'âme et le corps. Le rythme qui s'ensuit est celui du plaisir et de la bonne santé, et non pas de la maladie qui marque un déséquilibre. Platon voit dans les plaisirs et les douleurs, les maladies les plus graves de l'âme qui mettent hors d'état d'écouter la raison qui est l'essence même du bon et du bien. Timée nous raconte la genèse du monde et son harmonie engendrée d'elle-même qui forme un chœur céleste ainsi que les autres qui en résultent, dont celle assignée à la parole, cette harmonie dont les mouvements sont apparentés aux révolutions de l'âme en nous et qui a été donnée à l'homme par les Muses. La formation du monde est aussi celle de la Parole, de la Musique et du Nombre. On sait la puissance du verbe aux temps de Socrate, et encore au notre, du raisonnement déductif, du langage persuasif..., et l'importance de la musique : dans les fêtes solennelles et privées, et dans tous les aspects de la société athénienne si nous associons à la notion de Musique celle de rythme. Ce rythme peut se comprendre par le nombre qui permet de caresser ce mystère de la création grâce aux théories dont parle Platon. L'Âme de l'univers est donc régie selon des rapports harmoniques qui sont susceptibles d'être interprétés comme une musique du monde constituée d'intervalles que l'on peut comparer avec les intervalles musicaux tels que les explique Pythagore. Il y a l'aspect visible et celui invisible mais participant au calcul et à l'harmonie. La véritable sagesse est la connaissance du Nombre. La musique permet de comprendre de façon tangible des rapports mathématiques, qui sans elle semblent plutôt théoriques.

PHEDRE. – Tes mots sont une musique.

CLINIAS. – Ces rapports je les ai appris sans vraiment les comprendre. Je vais te parler d'eux maintenant en te priant d'être indulgent à mon égard. Peut-être plus tard, après avoir écouté cela, tu pourras toi-même m'éclaircir sur ce sujet.

PHEDRE. – Je t'écoute maintenant.

CLINIAS. - Comme je te l'ai déjà dit, la musique fait partie des Mathématiques et la Poésie est incluse dans la Musique. Nous avons vu dès le début de notre discussion comment la Poésie est part de la Musique en particulier dans ses rapports avec le rythme.

PHEDRE. – En effet.

CLINIAS. – Je regrette du reste de ne pas avoir su mettre plus de forme dans ce dialogue.

PHEDRE. – Si tu m'avais parlé en vers, je t'aurais pris pour un dieu !

CLINIAS. - L'Âme du Monde est au centre du corps du Monde et s'étend à travers lui tout entier et même au delà et l'enveloppe. Elle est faite de deux natures l'une indivisible et l'autre divisible (se trouvant dans le corps de l'Univers) et d'une troisième intermédiaire : le fruit de leur mélange. Les

72 *Les Nuées*.

73 Aristophane, *Les Nuées*.

trois on été combinées et harmonisées en une forme unique. De ce mélange, une portion a été séparée. Puis on a pris une deuxième portion double de la précédente, une troisième égale à une fois et demie la seconde et à trois fois la première, une quatrième double de la seconde, une cinquième triple de la troisième, une sixième égale à huit fois la première et une septième égale à 27 fois la première (les rapports sont donc : 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27). Dans chaque intervalle il y a deux médiétés. La première surpasse les extrêmes ou est surpassée par eux d'une même fraction de chacun d'eux. La seconde surpasse les extrêmes d'une quantité égale à celle dont elle est elle-même surpassée. De ces relations naissent dans les intervalles, des intervalles nouveaux de un plus un demi, un plus un tiers, un plus un huitième ($1+1/2=3/2$; $1+1/3=4/3$; $1+1/8=9/8$).

PHEDRE. - Ceci rejoint l'expérience des enclumes de Pythagore n'est-ce-pas ?

CLINIAS. – En effet Phèdre. Peux-tu me la remémorer ?

PHEDRE. – Oui et dis-moi si je me trompe. Alors que Pythagore se promène en réfléchissant comment il lui serait possible d'imaginer pour l'oreille une aide semblable à celle que possède la vue avec le compas ou la règle, le toucher avec les balances ou les mesures, il passe devant l'atelier d'un forgeron. Là il entend très distinctement des marteaux de fer frappant l'enclume en donnant des sons consonants entre eux, à l'exception d'un seul couple. Rempli de joie il entre dans l'atelier. En faisant différentes expériences il se rend compte que c'est la différence de poids qui crée la différence de son et non l'effort des forgerons ou la force des marteaux. Il relève avec soin le poids des marteaux et leur force impulsive. Chez lui il fixe à un angle de la muraille un clou unique (afin d'éviter que deux différents ayant chacun leur matière propre ne fausse l'expérience). Il y suspend quatre cordes semblables par la substance, le nombre des fils, la grosseur, la torsion et la longueur. Il fait supporter à chacun un poids qu'il fixe à l'extrémité inférieure. Frappant ensemble les cordes deux à deux, il y reconnaît les consonances qu'il cherche et qui varient avec chaque couple de cordes.

CLINIAS. - Avec deux poids de 12 et de 6, il obtient l'octave (diapason), et établit que l'octave est donc dans le rapport 2/1. Avec 12 et 8 il obtient la quinte (diapente) selon le rapport 3/2 ; avec 12 et 9 la quarte (diatessarôn) dans le rapport 4/3 ; et avec 9 et 8 il reconnaît l'intervalle d'un ton donc 9/8. Il définit ainsi l'octave comme la réunion de la quinte et de la quarte, soit : $2/1 = 3/2 \times 4/3$; et le ton la différence entre elles : soit $9/8 = 3/2 \times 3/4$. Pythagore ne se contente pas de cette expérience ; il vérifie la méthode par un autre procédé. Tendant une corde sur une règle, il divise celle-ci en douze parties. Frappant d'abord la corde entière, puis à la moitié de sa longueur, soit six parties, il trouve que la corde entière sonne l'octave avec la demi-corde, résultat que par les autres précédents procédés il a reconnu provenir du rapport double. Aux $3/4$ il trouve la quarte, aux $2/3$ la quinte, et ainsi des autres. Puis après avoir vérifié ces faits de beaucoup d'autres manières, il trouve que les mêmes rapports de consonance résident dans les nombres précités. De l'infinité d'intervalles qui peuvent diviser les sons, il n'y en a qu'un très petit nombre qui servent à former des accords, six en tout : l'épitríte, l'hémiole, les rapports double, triple, quadruple et l'épogdoade. L'épitríte exprime la raison de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son tiers, ou qui sont entre elles comme quatre est à trois. Il s'ensuit la consonance nommée diatessaron. L'hémiole a le même rapport que deux quantités dont la plus grande renferme la plus petite une fois, et sa moitié en sus. Telle est la raison de trois à deux. C'est de ce rapport que naît la consonance appelée diapentès. La raison double est celle de deux quantités dont l'une contient l'autre deux fois, ou qui sont entre elles comme quatre est à deux. On lui doit l'intervalle nommé diapason. La raison triple est le rapport de deux quantités dont la plus grande renferme l'autre trois fois juste, ou qui sont l'une à l'autre comme trois est à un. C'est suivant cette raison que procède la consonance appelée diapason et diapentès. La raison quadruple a lieu lorsque de deux grandeurs, l'une contient l'autre quatre fois juste, ou lorsqu'elles sont entre elles comme quatre est à un. Cette raison donne le double diapason.

L'épogdoade est le rapport de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son huitième. Telle est la raison de neuf à huit. C'est cet intervalle que les musiciens désignent sous le nom de ton. Les anciens utilisent un son plus faible que le ton qu'ils appellent demi-ton mais qui ne peut pas être un demi-ton, de même qu'il n'existe pas de demi-voyelle. De plus le ton n'est pas de nature à être divisé en deux parties égales, puisqu'il a pour base 9, dont les deux moitiés ne peuvent être deux entiers. Donc le ton ne peut donner deux demi-tons. Ce son, nommé donc autrefois demi-ton, est au ton comme 243 est à 256. C'est le diésis des premiers pythagoriciens.

PHEDRE. C'est-à-dire ?

CLINIAS. - On appelle diésis un son qui est au-dessous du demi-ton. Et ce dernier, Platon le nomme limma. Il y a donc cinq consonances musicales: 'le diatessaron', 'le diapentès', 'le diapason', 'le diapason et le diapentès', et 'le double diapason'. 'Le diatessaron' consiste en deux tons et un demi-ton (pour éviter les difficultés, les tiers et les quarts de ton sont laissés de côté). 'Le diapentès' se compose de trois tons et un demi-ton. Il résulte de l'hémiole. 'Le diapason' à six tons est né du rapport double. 'Le diapason et le diapentès' est formé de neuf tons et d'un demi-ton. On le doit à la raison triple. 'Le double diapason' qui renferme douze tons est le résultat de la raison quadruple. C'est à ce nombre, ces cinq consonances musicales que se bornent les intervalles que peut parcourir la voix de l'homme, et que son oreille peut saisir. Mais l'harmonie céleste va bien au-delà de cette portée, puisqu'elle donne quatre fois le diapason et le diapentès. Si tu le souhaites Phèdre, je vais en revenir à la Musique du Monde.

PHEDRE. – Tu feras très bien Clinias.

CLINIAS. – Nous avons vu que du mélange des trois natures de l'Univers une forme unique a été créée elle-même ensuite divisée selon les rapports 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27. Dans les intervalles, des intervalles nouveaux de un plus un demi, un plus un tiers, un plus un huitième ($1+1/2=3/2$; $1+1/3=4/3$; $1+1/8=9/8$) sont établis. Tous les intervalles de un plus un tiers sont comblés à l'aide de l'intervalle de un plus un huitième. De chacun d'eux subsiste une fraction telle que l'intervalle restant est défini par le rapport du nombre deux cent cinquante-six au nombre deux cent quarante-trois. Toute la composition est coupée en deux dans le sens de la longueur. Les deux moitiés sont croisées l'une sur l'autre, en faisant coïncider leurs milieux, comme un Chi, et courbées pour se joindre en cercle, les extrémités de chacune étant unies au point opposé à leur intersection. Elles sont enveloppées du mouvement uniforme qui tourne dans le même lieu. L'un des cercles est extérieur et désigné comme étant le mouvement de la substance du Même, et l'autre intérieur celui de la substance de l'Autre. Le mouvement du Même est orienté suivant le côté d'un parallélogramme, de la gauche vers la droite, et celui de l'Autre suivant la diagonale, de la droite vers la gauche. La prééminence est donnée à la révolution du Même et du semblable car elle est la seule tolérée sans division. La révolution intérieure par contre est divisée en six fois pour faire sept cercles inégaux, suivant les intervalles doubles et suivant les intervalles triples, chacun à chacun, de telle façon qu'il y en ait trois de chaque sorte. Ces cercles vont en sens contraire les uns des autres, trois avec la même vitesse, les quatre autres avec des vitesses différentes, tant entre eux qu'avec les trois premières, mais toujours selon des rapports réguliers. Ce n'est qu'après que l'Âme du Monde soit formée que tout ce qui est corporel y est étendu. Ainsi naissent, d'une part le corps visible du Ciel, et de l'autre, invisible mais participant au calcul et à l'harmonie : l'Âme la plus belle des réalités engendrées. En même temps que le Ciel, est formé le Temps qui vient parfaire cette image du modèle. Celui-ci est lui-même une imitation mobile de l'éternité immobile, celui-ci progressant en cercle suivant la loi du Nombre. Le Soleil, la Lune et les cinq autres astres sont nés pour définir les nombres du Temps et en assurer la conservation. Ceux-ci sont placés dans les sept cercles que décrit la substance de l'Autre. Cette révolution peut être comparée à celle des mêmes planètes

décrite par Platon, où les Sirènes, comme il est dit, symbolisent les sons faits en se mouvant, quand ce ne sont pas les Muses dont la réalité est moins « brute » et associées avant tout à une harmonie sociale. Comme je l'ai déjà dit, il semble qu'auparavant on considère les Muses comme des Nymphes, elles-mêmes souvent associées aux cavités représentant le cratère dans lequel se fait le mélange de l'eau et du vin et duquel jaillit la source d'une création tempérée ou au contraire qui surpasse l'être en soi⁷⁴.

74 Cette correspondance entre les Muses, les éléments, les astres, la gamme musicale, fait écho bien au delà de l'Antiquité. Dans *Expliquer l'Harmonie?*, Jacques Chaillet reproduit plusieurs illustrations, dont certaines du XVIIe siècle qui le soulignent.

Conclusion

CLINIAS. - Mais nous voilà arrivés. Athènes la douce s'étend le long de notre regard.

PHEDRE. – J'ai voyagé si loin avec toi Clinias et les autres de nos amis qu'il me semble découvrir notre cité comme le ferait un étranger. J'ai l'impression d'avoir été accueilli dans la demeure des dieux, avoir partagé avec eux l'ambrosie, être allé aux confins de l'univers, avoir traversé le pays des mages. Combien de vies ont processionné devant moi, combien de mondes ?

CLINIAS *amusé*. – N'en connais-tu pas le nombre ?

PHEDRE. – En vérité toujours pas. Ce serait présomptueux de ma part de dire le contraire. Je ne suis qu'un poète qui aime ce qui est beau et ce qui est bon, un maître de théâtre et d'illusions.

CLINIAS. – Nous avons touché du doigt l'endroit où réalité et illusion se rejoignent. Je connais une personne qui chaque fois que quelque chose l'étonne lance en riant : « Le monde est grand ! ». Il l'est en effet, et tout y est possible. Faisons en sorte que cela soit toujours le meilleur qui jalonne notre route de pétales de roses ... Tu vois cette fontaine, elle ne contient que de l'eau. Certains disent y avoir rencontré une divinité. Un jour j'y ai vu une nymphe de chair et d'os. C'était une femme étrangère qui venait s'y désaltérer et dont j'ai fait mon amie. Pour nous deux qui sommes assis dessus, elle est un espace rafraîchissant dans lequel nos âmes se rencontrent. Phèdre, pour moi ce moment est important. Je ne sais rien de tout ce que je t'ai dit. Je l'ai dit pourtant et nous y avons trouvé du plaisir. Athènes qui s'étend là à nos pieds est l'endroit où nous sommes nés. Que dire d'autre ? Il est certain que l'intelligence ne se loge pas dans la force destructrice, ni dans la dureté. Elle ne revêt jamais le manteau de la souffrance ou de la peur. Elle ne juge pas mais discerne chaque chose. Elle ne connaît ni la défaite, ni la guerre, pas même le besoin. Elle possède toutes les qualités : de la douceur, de la finesse, de la tendresse, de la joie, du plaisir, de la richesse...

PHEDRE. – Vas-tu énumérer toutes les bontés du monde ! Je sais que l'intelligence ne peut s'acquérir, ni s'apprendre, qu'elle se manifeste dans tout ce qui est beau et bon comme dans de purs dialogues. L'intelligence n'éclot pas lentement. Elle ne connaît que l'égalité, la liberté et le bonheur... Par Héra, si l'on savait ce que je vois en ce moment !

CLINIAS. – Ne vois-tu pas ce qu'il y a autour de nous ?

PHEDRE. – Je vois mon esprit en paix !... Allons maintenant. Et que la sagesse nous guide.

CLINIAS. - Allons nous reposer chez nous. N'avons-nous pas refait le monde ? Sans doute cette foule n'acceptera pas volontiers qu'il faille maintenant nous quitter. Je donnerai dans quelques jours une fête ou vous serez tous conviés. Cela se passera au théâtre.

PHEDRE. – Quant à moi, je vous laisse pour la nuit mes musiciens pour que vous continuiez à vous amuser ! Clinias, quel nectar distillé par ta bouche jusqu'à mon cœur ! Je suis encore ivre du vin et de tes paroles. Ce que nous avons fait me remplit de joie. Et la suite n'est présage que de félicité ! Je m'en vais maintenant m'occuper de mes affaires. J'ai en ma maison tellement de gens et de belles choses ! J'ai envie de partager mon bonheur avec les autres que j'aime et qui sont eux aussi mon enchantement. Il n'est pas question pour moi de me reposer, si ce n'est dans les bras de l'Amour ! Tu connais ma richesse. Ma famille est ancienne. Socrate même foula de ses pieds nus la demeure qui aujourd'hui m'appartient. Malgré cela, je sais que ma maison n'est pas assez bien pour toi. Je me permets cependant de t'y inviter le plus vite possible. Nous sommes des amis d'enfance, et je veux t'y voir plus souvent ! Quel merveilleux moment j'ai passé en ta compagnie Clinias.

CLINIAS. – Moi aussi Phèdre ... Si j'avais eu plus d'esprit et plus d'art, cette relation t'aurait été

plus agréable. Mais pour le moment, c'est ainsi que se termine ce banquet.

« Αὕτη τοῦ τότε συμποσίου κατάλυσίς ἐγένετο »⁷⁵ C'est ainsi que se termina ce banquet », Xénophon, *Banquet*, IX, 7.



⁷⁵ « C'est ainsi que se termina ce banquet », Xénophon, *Banquet*, IX, 7.